

Joséfina Salamé

V^De vinebre à Rouainette



Récits

Conception et réalisation :
Yann Lauriou
<https://www.ylaouriou.fr>
Siret : 344 930 524 00030

Photo couverture :
© Corina Sulkova

Impression :
Groupe CCEE
Les Tuileries
49, rue Jeu de ballon
13400 Aubagne
<http://autres-talents.fr>

Achévé d'imprimer en décembre 2025

Exemplaire hors commerce

Imprimé en France

Joséfiná **Salamé**

De
Vinebre
à Rouainette

Cap Blanc

Les curés de mon pays ne se déplaçaient plus seuls avec leur mule. Au creux d'un rocher, à la croisée des chemins, derrière un mur en ruine se cachait Cap Blanc. Brigand redouté, il leur prenait la mule, la croix en argent qui pendait sur la poitrine, ainsi que le scapulaire.

Il paraît qu'il faisait une collection de ces derniers, vendant au maquignons les bêtes, aux amateurs de croix les crucifix. Personne ne connaissait Cap Blanc, sauf, bien entendu, les curés, qui le craignaient comme la peste.

À cette époque-là, les prêtres allaient porter l'extrême-onction aux mourants, même à ceux qui se trouvent loin du village. On ne savait pas comment Cap Blanc était au courant de l'état de santé des vieillards et des jeunes qui, avant de mourir, demandaient qu'on leur administre le Saint-Sacrement.

Notre curé, qui avait la cinquantaine, petit, rubicond, paraissait un paysan plus qu'un homme d'église. Nous ignorions qu'il fut attaqué par Cap Blanc jusqu'à ce jour de la Saint-Michel.

Nous nous trouvions tous à l'église. Après la messe il y avait la procession avec des chants et bannières dans les rues du village, puis la procession se dirigeait vers la chapelle, dans un bosquet de chênes verts et cyprès, au pied duquel l'eau d'une source murmurait une prière éternelle.

Tous les ans, les journaliers du richissime propriétaire distribuaient aux enfants et aux femmes du pain béni, à l'entrée de la chapelle. De leur côté, les hommes buvaient du vin, offert par celui qui possède tous les biens du village. Après, la musique commençait à se faire entendre et on dansait la sardane.

Personne ne manquait à la fête, même les mécréants se faisaient un plaisir d'y assister.

À l'église, cette année-là nous étions pressés d'en finir avec le sermon du curé. Il faisait beau dehors. Assis sur les bancs nous respirions la bonne odeur du pain chaud, sorti du four, chargé déjà sur un chariot, qui devait être transporter à la chapelle pour être béni.

Le curé a interrompu son discours religieux. Nous l'avons regardé, ne sachant pas s'il avait fini ou s'il se trouvait mal. Il a reculé au fond de sa chaire comme si un serpent invisible allait le piquer. Il a mis ses bras en croix sur la poitrine et a regardé le plafond. À ce moment nous avons pensé qu'il était devenu fou.

Les enfants ont cessé de bouger, les hommes et les femmes se sont interrogés du regard. Un moment s'est écoulé, puis il a appuyé ses mains sur la tribune, tout en regardant le plafond, dans le silence total de l'église. Finalement, le curé a fait cette étonnante confession :

- *Un jour d'hiver, sur ma mule, j'allais donner l'extrême-onction dans la ferme, près du ravin. À quelques mètres de mon arrivée, un brigand est venu voler ma mule, ma croix et mon scapulaire.*

Les gens ont chuchoté, le curé avait perdu la raison, fallait-il monter et le faire taire ?

Du haut de sa chaire, sans faire attention à l'impression qu'il causait à ses ouailles, il a poursuivi :

- *Le voleur m'a roué de coups, a voulu me décapiter. Je suis tombé à ses pieds, en implorant la vie sauve. Je lui ai offert ma*

Cap Blanc

bourse que je portais attachée à l'intérieur de ma soutane, et cela en plus des attributs ecclésiastiques, qu'il m'avait déjà pris. Il m'a épargné à condition que je jure à genoux, devant vous, Père Éternel, que je ne parlerai de ce vol à aucun homme et à aucune femme. L'ayant juré, je ne pouvais me plaindre à la Guardia civil.

Je n'ai jamais rien dit à personne. Sans rompre mon engagement, je m'adresse à vous, Père Éternel, vous qui n'êtes ni homme ni femme, arrêtez Cap Blanc qui se trouve en dessous de mon trône.

Un homme s'est vite levé et a quitté l'église. Nous l'avons suivi, le curé s'est joint à nous. Le brigand a pris la rue principale et en passant devant le four s'est emparé de la charrette chargée de deux sacs de petits pains, qui s'apprêtait à partir vers l'ermitage. Cap Blanc a sauté dedans, faisant descendre le charretier, et prenant les rênes à guider l'animal vers la rivière. Tout cela en moins de temps qu'il faut pour dire un Ave Maria.

Nous étions tous derrière lui, les hommes, les femmes et les enfants en courant, le curé parmi nous avec ses habits d'église, gesticulant et levant de temps en temps les yeux vers le ciel pour répéter comme une litanie.

- Faites arrêter Cap Blanc, Père Eternel, il était caché en dessous de mon trône.

C'était drôle de voir le curé parler ainsi et courir comme tout le monde, mais nous les enfants, nous craignons surtout d'être privé de pain béni.

Tel fut le cas. En arrivant au bord de la rivière, Cap Blanc prit la seule barque existante dans notre village, mit les sacs dedans et s'enfuit aussi rapide que le courant.

Impuissants, nous l'avons regardé filer. Déçu et enragé le curé continuer à crier :

- Faites arrêter Cap Blanc...

Cap Blanc

Nous avons fini par rire de l'aventure qui arriva au curé de notre village, quoique cette année-là les enfants n'ont pas mangé le pain béni et les adultes n'ont pas dansé la sardane.

Il paraît qu'aujourd'hui encore, au bord de la rivière, le jour de la Saint-Michel on entend sans cesse la plainte du curé.

- *Vous, Père Éternel, qui n'êtes ni homme ni femme, arrêtez Cap Blanc qui se trouve en dessous de mon trône.*

L'oncle d'Amérique

Quand il décida de partir, sa maison tombait en ruine. À côté de la sienne, celle de son beau-frère était aussi délabrée.

À la gare, en attendant le train, il avait dit à sa sœur :

- Je t'enverrai de l'argent pour que tu fasses réparer la maison. Puis le train l'emporta vers le port où il devait embarquer pour l'Amérique.

Travaillant sans relâche dans les bois, sous la pluie et le vent, il faisait des économies qu'il envoyait tous les mois à sa sœur.

- Viens en ville boire un coup, il y a des filles pour danser, lui disaient les copains.

- Je ne veux danser qu'avec une fille, celle qui m'attend chez moi, répondait Jean.

Quand les copains revenaient dans la nuit sentant la bière, le tabac et le parfum des filles, lui, resté seul dans le baraquement, pensait encore à sa maison, à sa sœur et à Madeleine, qui lui avait promis les délices terrestres à son retour, lorsque sa maison serait habitable pour se marier.

N'étant pas trop jeune, Madeleine n'eût pas le courage d'attendre son fiancé, parti pour longtemps. Elle quitta le village dans les bras d'un charpentier venu travailler au pays.

Grand fut le chagrin de Jean. Ses amis lui conseillèrent d'oublier l'infidèle en fréquentant les filles

L'oncle d'Amérique

des fermes voisines, filles blondes, plus grandes que lui, parlant une langue différente à la sienne.

Il s'était ennuyé pour une fois qu'il allait au café et décida alors de ne plus sortir du bois. Le dimanche il écrivait à sa sœur et relisait les lettres de celle-ci.

Le toit de la maison terminé, avec l'argent des prochains mandats, elle ferait crépir les murs. Plus tard, le maçon construirait un lavoir, après il n'y aurait plus qu'à mettre l'électricité et acheter quelques meubles – de beaux meubles en bois massif – pensait Jean, tout en faisant tomber les arbres de la forêt américaine.

Le contremaître avait demandé des volontaires pour travailler le dimanche et Jean fut le premier à répondre à cet appel. Il était pressé de gagner de l'argent, beaucoup d'argent pour réparer et meubler sa maison.

Son beau-frère était mort et sa sœur est à l'enterrement avec l'argent des mandats. Son neveu et sa nièce allaient se marier l'hiver prochain. Il ne put que participer aux frais des noces.

Plus il travaillait plus il envoyait de l'argent à sa sœur. Il ne s'arrêta plus les jours fériés, il travaillait même le jour de la Noël.

En hiver il se mit à tousser. Le soir il tremblait et avait de la fièvre. Il passait des nuits blanches en toussant, mais le matin il se levait pour aller au bois. Son meilleur ami lui dit alors qu'il avait beaucoup maigri - *Puisque ta maison est finie, retourne chez toi, tu tomberas malade si tu continues ici.*

Se sentant fatigué, Jean écouta le conseil de son ami et quitta l'Amérique.

Il vit de loin le toit neuf de la maison ; en s'approchant du village il distingue le lavoir entre sa demeure et celle de sa sœur, puis des géraniums aux fenêtres et des rosiers plantés autour de la maison. Elle

L'oncle d'Amérique

était superbe, la plus belle du village, sans aucun doute. En la contemplant, Jean oublia le dur travail dans les bois, l'humidité, les moustiques. La porte était ouverte et il entra chez lui. En l'apercevant une jeune femme sursauta et lui cria :

- *Que faites-vous ici ?*

- *Je vous le demande à vous*, répondit Jean avec gentillesse.

- *J'habite ici avec mon mari*, déclara-t-elle avec dépit.

- *Votre mari est mon neveu.*

- *Vous êtes donc que l'oncle d'Amérique ?* s'exclama la jeune femme changeant de ton. *Excusez-moi !* Elle courut embrasser cet homme pâle avec un grand chapeau sur la tête.

Le soir on fêta son arrivée. Jean était heureux parmi sa sœur, son neveu, sa nièce, la femme et le mari de ceux-ci.

Le neveu voulut savoir combien coûtait une voiture en Amérique, sa sœur lui demanda si c'était cher un frigo. Sa nièce et la femme de son neveu s'intéressaient aux artistes de cinéma, connus dans le monde entier.

Ne voulant décevoir sa famille, Jean inventa des histoires merveilleuses. Les gens en Amérique allaient travailler en voiture, les cuisines des femmes américaines étaient propres et fonctionnelles. Quant aux artistes de cinéma, il avait des amis qui, partis de rien, jouaient dans des films avec Gary Cooper.

La famille réunie admira l'oncle qui avait eu la chance de vivre et de travailler dans ce pays fabuleux. Par pudeur Jean cacha la vérité aux siens. Il ne pouvait pas leur dire que de l'Amérique il ne connaissait que la coupe des arbres et le baraquement dans le bois.

- *Tu resteras avec Michel et sa femme, ils s'occuperont de toi*, décida sa sœur.

L'oncle d'Amérique

Entouré de personnes qui prenaient soin de lui, Jean goûta aux joies de la famille. Les jours se succédèrent dans le calme du village retrouvé, dans la douceur d'une nature clémente.

La femme de son neveu eût un enfant, puis un autre. Elle était une femme épanouie, la peau blanche, les yeux vifs, elle aimait passionnément son mari et les enfants qui lui avait faits. Sa belle-mère, la belle-sœur et les autres membres de la famille étaient pour elle comme des fantômes, situés en dehors de son bonheur égoïste.

Un jour elle demanda à son oncle :

- *Quand repartez-vous en Amérique ?*
- *Qui t'a dit que je pense m'en aller ?*
- *Je le suppose, oncle, l'argent coule comme l'eau de source là-bas, tandis qu'ici, vous le voyez, nous sommes nés pauvres, nous vivons comme des pauvres, nous mourrons sans avoir vu la couleur de l'argent.*

Jean se tut mais il eût un pincement au cœur.

- *C'est vrai que tu repars en Amérique ?* questionna sa sœur le lendemain.

- *Pourquoi veux-tu que je retourne en Amérique ?*
- *Ce serait normal que tu te sentes bien là où l'on gagne bien sa vie.*

- *Je suis seul, il ne me faut pas beaucoup pour vivre.*

Et d'un coup Jean eût la révélation des intérêts sordides de sa famille. Sa sœur regrettait les mandats qui lui envoyait, la femme de son neveu voulait la maison pour elle, son mari et les enfants. À partir de ce jour Jean devint taciturne. Il se couchait après le souper et partait le matin de bonne heure travailler aux champs.

- *Oncle, notre fils grandit, il ne peut pas continuer à dormir dans notre chambre, dit le neveu, est-ce que nous pouvons l'installer dans la tienne, dans un lit à part, évidemment.*

L'oncle d'Amérique

Jean fit oui de la tête et sortit précipitamment de la maison.

Le mari de sa nièce était peintre en bâtiment. Il voulait s'installer à son compte.

- *Pourrais-tu faire quelque chose pour lui ?* insinua sa sœur.

Jean avait perdu l'appétit, la nuit il ne dormait pas. Rongé par le souci de se savoir en trop chez lui, un matin il prit la valise et quitta le village.

En arrivant au port où les bateaux partaient pour l'Amérique, il ne put se décider à monter sur le navire et resta à terre. Il se dit qu'il ne pouvait retourner en Amérique et se sentant dépossédé, il ne reviendrait pas à la maison. La nuit venue il posa sa valise dans un coin du port et s'endormit sur les pavés.

Barraca

La dernière fois qu'on les vit ensemble, elle portait un beau manteau d'astrakan. La femme de Barraca ne paraissait pas heureuse. Il paraît qu'à l'église, dans son beau manteau, agenouillée sur les dalles, elle essuya une larme.

L'année suivante, pour la Sainte-Rose – fête du village – Barraca vint avec deux amis, sa femme – d'après lui – resta à la maison soigner une fille malade.

Le soir de la fête, alors que tout le monde dansait sur la place, le tocsin sonna : on venait de voler un des gros propriétaires. La porte de la cour enfoncée, les voleurs avaient pénétré dans la maison et sortis par la porte principale, donnant sur la rue.

La victime fut dépossédée d'une bonne somme d'argent, de deux montres, de candélabres et de couverts en argent.

En attendant l'arrivée de la Guardia civil les hommes du village sortirent armés et munis de lanternes ils partirent à la chasse aux voleurs. Le lendemain matin le propriétaire volé aperçut le nom de Barraca sur sa porte en fer forgé.

D'autres familles furent volées dans les villages voisins, et la signature de Barraca apparut toujours sur les murs, les portes ou les sols des maisons.

La Guardia civil arrêta un de ses complices. Barraca disparut, mais trois mois plus tard un chasseur le surpris dormant dans l'ermitage du village.

Barraca

Vite, les hommes du somatén – chargés de faire régner l'ordre à défaut de la Guardia civil – allèrent armés à l'assaut de la chapelle. Barraca en sortit avec une barbe noire et hirsute, décontracté, les yeux railleurs.

- *Eh bien, tirez !* dit Barraca aux hommes du somatén.

Le fusil pendait sur l'épaule des hommes de l'ordre, mais aucun ne fit le geste de tirer. Barraca prit son baluchon et partit vers la garrigue, lentement, sans regarder une seule fois les hommes du village avec lesquels il avait joué étant gosse.

Comme dans les pays modernes, dans notre région on ouvrit des caisses d'épargne et des banques, où les paysans riches allaient déposer leur argent. Un chemin muletier fut converti en route départementale. Les ouvriers andalous, bruns comme des Arabes, travaillaient dans le chantier. Plus pauvres que nous, ils se nourrissaient de pain, d'oignons et de sardines salées. La nuit ils dormaient dans les écuries, louées par le représentant des travaux publics.

Quelques campements de gitans s'établirent dans les campagnes environnantes. Tout le monde se promenait, allait chercher de l'eau à la fontaine, ramassait les asperges sauvages, volait les artichauts et les fèves au printemps, les figes et les amandes en été.

Quand la route fut finie et les ouvriers partis, ne vendant plus leurs paniers en osier, les gitans partirent à leur tour, laissant le village dans le silence.

Un jour nous eûmes des nouvelles effrayantes : la femme de Barraca s'était jetée et noyée dans la rivière et sa jeune fille fut enlevée par des artistes, partis aussitôt en Amérique.

La mère de Barraca, qui vivait dans le village, était très vieille. Elle ne sortait jamais de la maison, surtout

depuis le premier vol commis par son fils. Ne possédant pas de terres, elle vivait de la charité publique. Les gens lui apportaient des olives, des légumes, des fruits. Ma mère lui donna un paquet de vêtements qui avaient appartenus à sa sœur, morte depuis des années.

La fille aînée de Barraca vint au village visiter sa grand-mère. Elle y resta quelques temps et paya les maçons et les peintres pour arranger et blanchir la maison. Les après-midis elle se baignait dans la rivière. Grande comme son père, la peau très blanche, des cheveux roux, des yeux de biche, elle était si belle que les hommes laissaient leur travail et la guettaient derrière les tamaris.

Elle portait une robe noire très ajustée à la taille, dessinant ses seins, que l'on devinait drus et la courbe de ses hanches. Elle passait sans saluer personne, indifférente et fière.

Les vedettes de cinéma des films américains, que nous allions voir à la salle des fêtes, ne pouvaient pas rivaliser avec la fille de Barraca. Une fois ma mère nous emmena à la rivière, elle nous frôla dans le sentier. Je m'arrêtai pour la contempler. Je la trouvai belle comme une princesse dans les contes de fées.

Lorsqu'elle partit du village, de mauvaises langues murmurèrent qu'elle se prostituait à Barcelona. On le crût jusqu'au jour où notre voisin la distingua avec son père et ses compagnons près de la chapelle. Plus tard, d'autres gens la rencontrèrent à la foire de la petite ville voisine avec un groupe de maquignons.

Barraca et ses camarades ne forçaient plus les maisons du village pour voler. Ils savaient que l'argent se trouvait bien gardé dans les banques et caisses d'épargne. Ils s'attaquaient plutôt aux gens isolés. Barraca entra même dans notre maisonnette avec l'aire

pour battre le grain. Il prit des pommes de terre, une bouteille d'huile, un peu de riz.

Mon père trouva un matin la porte du mas ouverte. Il lit sur celle-ci le nom de Barraca, tracé avec du bois brûlé. Je n'entendis pas mon père se plaindre, au contraire, je crois que Barraca l'amusait.

Tout laissait croire qu'à époque Barraca vivait misérablement, mais libre. À personne ne vint l'idée de le dénoncer à la Guardia civil. Nous disions de lui qu'il était un brave homme qui avait mal tourné.

Vint la révolution espagnole. Le bruit courut que Barraca s'engagea aux côtés des Républicains. On ne parla plus de lui pendant longtemps. Vers la fin de la guerre nous avons quitté le village, et après des mois de malheur nous sommes venus nous réfugier en France. Les lettres que nous écrivions aux amis du pays restaient sans réponse. Nous lisions dans les journaux comment Franco s'était vengé sur tous les hommes et leur famille, qui pendant la révolution s'étaient rangés auprès des révolutionnaires.

Quand enfin la frontière espagnole s'ouvrit pour laisser sortir des milliers, des millions d'hommes et femmes allant chercher du travail en France, un homme de notre village vint nous voir.

Nous parlâmes toute la nuit de notre pays et ses habitants. Avant de nous coucher, la dernière nouvelle de notre ami nous affligea. Barraca était mort. Après la guerre il resta un an dans un camp de prisonniers, quelque part en Castille. Quand il revint à la chapelle du village se réfugier comme jadis, se nourrissant de légumes volés, d'oignons et des lièvres qu'il chassait, alors qu'il était inoffensif et vieux, la Guardia civil vint l'abattre froidement à l'ermitage. Cela parce qu'il avait combattu dans les rangs des Républicains.

Barraca

Trente ans après avoir quitté l'Espagne, je suis revenue au village. La chapelle se trouvant dans le plus bel endroit de la région, je suis allée me promener. Montée sur la crête, j'ai admiré le paysage. J'ai marché des heures dans la campagne et découvert la ruine d'un maset. La porte défoncée, sur le mur, à moitié effacé, j'ai lu le nom de Barraca.

Je suis retourné à cet endroit manger des amandes que les propriétaires ne récoltent plus et ramasser des feuilles de cyste et des immortelles. Assise près des murs décrépis j'ai senti la présence de Barraca, cet homme libre, qui vivait dans les garrigues de mon pays.

Une vie libre

Nous l'attendions à la gare, elle venait nous présenter son fiancé, jeune, riche, un parent de la vieille dame qui avait engagé Mathilde pour lui faire broder des nappes et des rideaux.

On chuchotait des propos contradictoires au sujet de Mathilde. De mauvaises langues affirmaient qu'elle s'était laissée séduire par le jeune homme, qu'elle attendait un enfant de lui et qu'il ne voulait pas se marier avec elle.

D'autres disaient que la vieille dame s'opposait à l'union de mon amie et de son petit-fils, mais amoureux de la jeune brodeuse, il ferait l'impossible pour l'épouser.

Mathilde n'avait pas changé pendant les trois ans de son absence. Le même regard fixe, la même silhouette fine, la même démarche altière.

Comme toutes les filles du village, j'étais jalouse de mon amie, à côté d'elle je paraissais son ombre. Quelqu'un me l'avait dit une fois et j'en conservais l'amertume.

La maison de Mathilde voisinait avec la mienne. Elle m'avait prêté ses poupées étant gosse, plus tard, à l'école, assise à côté d'elle, je copiais sur son cahier la dictée sans fautes et les chiffres des problèmes d'arithmétique.

Sa tante lui avait appris à broder, et de ses mains adroites sortaient les fleurs des champs, les roses des

jardins, les humbles violettes. J'avais essayé d'apprendre son métier, mais n'étant pas douée, mes mains raides semblaient faites pour les travaux domestiques et pour ramasser les récoltes.

En attendant Mathilde à la gare, je me souvenais du jour précédent son départ où je la trouvais assise à côté de la route. Elle ne m'avait pas vu arriver, son regard fixé sur le chemin, qui devint route plus tard. Je me suis éloignée sans lui poser des questions.

J'ai été déçue par son fiancé. Selon mon idée, il ne correspondait pas à l'image qui aurait pu rendre Mathilde heureuse. Sa future belle-mère marchait derrière le couple. Quand Mathilde nous présenta, celle-ci sourit, complaisante. J'ai pensé qu'elle aimait la femme qui allait être l'épouse de son fils.

Nous sommes allées au bal le dimanche. Mathilde dansait avec son fiancé. Les gens du village étaient tous yeux pour ce jeune homme de bonne famille qui allait se marier avec une paysanne.

À un moment donné Mathilde voulu s'asseoir, le fiancé la suivit, lui tenant son petit sac et un châle. Cette politesse n'est pas passée inaperçue des jeunes filles, lesquelles, de l'autre côté de la salle suivaient les gestes du couple. Elles auraient voulu être chacune à la place de Mathilde.

Deux jours après le bal je suis allée à la campagne ramasser de l'herbe pour les lapins. J'ai vu Mathilde de loin, la tête tournée vers les champs, au milieu desquels passait la toute nouvelle route. Je l'avais vue ainsi une fois avant son départ pour la ville. Immobile, figée dans une sorte d'attente, elle m'intriguait. Qui ou quoi pouvait-elle attendre à l'heure de midi ?

Entrée chez moi, la mère et le fiancé lisaient à l'ombre du mûrier, qui séparait la maison de mes

parents de celle des parents de Mathilde. Un moment plus tard j'entendais la charrette du marchand d'oranges arriver au village.

Mes parents se couchaient après le repas de midi. Les deux heures que duraient la siesta représentaient le temps silencieux, on n'entendait pas aboyer un chien ou pleurer un enfant. J'ai été surprise que quelqu'un frappe à la porte, l'intrus qui osait interrompre la trêve pour le repos des paysans, n'était autre que le vendeur d'oranges.

- *Que voulez-vous*, lui ai-je demandé.
- *J'attends Mathilde*, a répondu le garçon.

Celle-ci est entrée précipitamment et s'est jetée dans ses bras.

Je n'en croyais pas mes yeux. Il la serrait contre lui en prononçant des mots tendres. Il aurait fallu que je me retire, la décence ne permettait pas que j'assiste à cet épanchement sentimental, mais je suis restée à les regarder et j'ai senti que je devenais encore une fois jalouse de Mathilde.

- *Nous allons vite nous marier*, dit le marchand d'oranges.
- *Oui, tout de suite*, a répondu Mathilde véhémement.
- *Je t'attends vendredi à l'endroit que tu sais*.
- *J'apporterai les papiers qu'il nous faut pour la mairie*, a murmuré ma voisine et amie.

Ayant laissé la charrette chargée sur la place, le garçon est parti. J'ai dit alors à Mathilde qu'elle n'était pas sérieuse.

- *Je l'aime et je vais l'épouser*.
- *Et l'autre ? N'oublie pas qu'il est chez toi !*
- *Je vais vite l'expédier, qu'il s'en aille, je ne veux plus le rencontrer sur mon chemin*.
- *Ton père était si content de ton mariage avec un riche de la ville*.

Une vie libre

- *Je m'en fiche.*

- *Et les gens du village ? Imagine-toi comment les langues vont se délier.*

- *Je vais partir d'ici, personne ne m'empêchera de suivre l'homme que j'aime. Est-ce que tu sais au moins ce que c'est que d'aimer ?*

Non je ne le savais pas. J'imaginais que cette chose n'arrivait qu'aux autres. Je resterais vieille fille, j'en étais persuadée.

Mathilde s'était approchée de moi, ses seins épanouis, prêts à sortir de son corsage, la courbe de son ventre s'harmonisant avec les lignes de ses hanches. Sa féminité allait de pair avec les larges épaules et les bras puissants du vendeur d'oranges. Il était dans l'ordre de la nature que ces deux êtres s'unissent et que leurs corps se fondent dans une étreinte passionnée.

Dominant l'envie de bonheur qu'elle me donnait, je lui ai posé mes bras autour du cou et je lui ai dit dans un élan d'amitié :

- *Je te comprends Mathilde, compte sur moi, tu sais bien que je suis ta meilleure amie.*

Le fiancé et la belle-mère sont partis le soir même, les filles du village et leurs mères n'ont pas caché leur joie de voir se défaire un si beau mariage. D'après elles, le jeune homme ne voulait plus de Mathilde, elle s'était donnée trop vite à lui, les hommes répudient les femmes entreprenantes.

J'ai accompagné Mathilde à la gare, personne d'autre était venu, même pas sa mère, elle partait comme une pestiférée.

Avant que le train n'entre en gare, elle m'a dit qu'avec les économies de trois ans passés à broder pour les riches, elle et son futur mari achèteraient un camion et iraient dans les foires vendre du textile.

Si je voulais ils me loueraient la charrette et le mulet.

- *Ce sera une bonne affaire pour toi, tu vendras des oranges sur toutes les places des villages, m'a conseillé Mathilde, tu te baladeras d'un endroit à l'autre, tu viendras toutes les semaines de ravitailler au marché de la ville où nous allons habiter.*

Je n'ai pas caché la joie causée par la singulière proposition de mon amie et, quand le train est parti avec elle, debout sur le quai de la gare, il m'a semblé voir un avenir radieux s'ouvrir devant moi.

Et c'est ainsi que je suis devenue marchande d'oranges et de légumes. Lorsque j'arrive sur la place d'un hameau ou d'un village, je sonne la trompette pour marquer ma présence. Les enfants me connaissent. Les femmes me disent bonjour et m'achètent les fruits et les légumes que leurs maris ne cultivent pas.

Toutes les filles du village se sont mariées. Je suis restée célibataire. Quand je rencontre Mathilde et son mari au marché où je vais me ravitailler, nous buvons un cognac ensemble. Nous parlons affaires, ils viennent de s'acheter un magasin de confection, ce qui leur permet de rester à la maison, au chaud en hiver, au frais en été.

Ils me conseillent de faire pareil, c'est-à-dire, de m'établir en ville. Je leur réponds que la vie sédentaire ne me convient pas, que je préfère courir les routes et que je suis contente de mon sort.

L'amour sous les noisetiers

La récolte d'olives ayant été mauvaise, vers la fin de l'été mon frère me pria d'aller ramasser des noisettes à la sierra. Il fallait payer la contribution, acheter du sulfate de fer, de l'engrais, etc...

- *Je peux emmener Antonia ?* demandais-je agressive. Sa femme était plus jeune que moi, douze ans la cadette de mon frère, il adorait, je la haïssais.

Mon frère avait décidé une fois pour toutes, qu'elle resterait à la maison pour faire la cuisine et que j'irais tous les jours de l'année aux champs avec lui. Lorsque à midi nous arrivions pour manger, les pommes de terre n'étaient pas encore épluchées, nous déjeunions tard, et de ce fait notre siesta se trouvait raccourcie d'une demi-heure.

Cela me rendait méchante. Mon frère ne s'apercevait pas de l'animosité que je ressentais pour sa femme. Il était heureux de retrouver Antonia à la cuisine, il la regardait s'affairer autour du fourneau, balançant ses fesses comme une cloche. Ses robes collantes modelaient ses hanches impudiques. La poitrine volumineuse, le corps luxurieux de cette fille dans notre maison m'exaspérait.

Le couple dormait dans une chambre à côté de la mienne. Couchée dans mon lit j'entendais le non plaintif d'Antonia, les suppliques ardentes de mon frère. Toujours agacée et coléreuse, je me serais vite mariée pour échapper

à leur compagnie. Malheureusement, aucun homme n'avait fixé les yeux sur moi.

Nous possédions des terres et une grande maison. Antonia avait fait un beau mariage, mais elle boudait, parlant souvent de la maison où elle était née au bord du fleuve.

- *De chez mes parents, disait-elle, je voyais passer les grands bateaux plats chargés d'oranges et des melons, les enfants se baignaient dans les eaux claires et nous y allions laver le linge avec ma sœur.*

Notre village se trouvait à cinq kilomètres du fleuve et de la gare et à sept de la petite ville, avec son grand marché chaque samedi. Nous arrosions avec l'eau du puits. Le ruisseau qui traversait le village devenait un chemin après les pluies hivernales, chemin dangereux en temps d'orage.

En été, quand nous apercevions de gros nuages, nous entendions deux heures plus tard le tumulte des eaux dévaler dans le lit du ruisseau. Dans ces occasions nous assistions impuissants au passage des eaux torrentielles. Un vent de panique soufflait avant la trombe dévastatrice. Les chiens aboyaient, les poules allaient se coucher, les vieilles couraient à l'église allumer un cierge.

Dans ces moments-là Antonia se mettait au lit et ne se levait que quelques heures après, quand le soleil avait eu raison de la pluie. Elle avait très peur de l'orage, mon frère fermait alors la porte de la chambre et toutes les fenêtres de la maison, pour qu'elle souffre le moins possible, tandis que nous montions au grenier placer des seaux et des bassines sous les gouttières.

Après la tempête nous courions au jardin potager découvrir les méfaits de la trombe d'eau. Parfois, la pluie laissait du limon noirâtre et sableux. Mon frère se

baissait, mettait la main dans la vase pour en mesurer la consistance et s'exclamait :

- *Nous planterons des pastèques l'année prochaine.*

Nous sommes parties pour la cueillette de noisettes un lundi matin. Je portais un panier avec la nourriture, de vieilles jupes et une chemise de nuit. Antonia avait deux valises pleines, j'ai su plus tard qu'elles contenaient des robes, des chaussures, des chandails, comme si elle allait à une fête.

Avec un groupe de jeunes gens, le car de ligne nous laissa devant une ferme, au milieu d'un plateau, elle était très belle, je n'en avais jamais vue de semblable. De grandes écuries, une maison de maîtres avec terrasse au premier étage, des logis aux étages supérieurs. Derrière, devant, sur les côtés, partout, des champs de noisetiers. Au-delà de la ferme, par où nous étions arrivées, encore des noisetiers, s'étendant à perte de vue.

J'étais éblouie par ces richesses, qui se trouvaient à peine à trente kilomètres de chez nous. Dans les champs de notre village on ne voyait que des figuiers et des oliviers, parcellés, ils n'offraient pas la perspective de richesse et de puissance, quoique dans notre village il y avait cinquante familles qui vivaient du produit de la terre, seul le propriétaire vivait là oisif, en maître absolu.

En m'approchant de la ferme, j'ai senti l'arrogance de la bâtisse, le pouvoir de l'argent et l'injustice du monde. J'ai eu aussi le pressentiment que les trois semaines pendant lesquelles je devais travailler pour le patron seraient longues et très dur l'argent à gagner.

La femme du valet nous a conduit dans une pièce à côté de l'écurie, dans laquelle cinq matelas à même le sol formait un cercle, de façon que les pieds des

dormeurs pouvaient se toucher. Cela m'a paru bizarre et inquiétant. À part le matelas il n'y avait pas une chaise ou une armoire. J'ai demandé à la femme où nous allions mettre nos affaires, elle a feint de ne pas comprendre.

Des hommes sont arrivés le soir. Logés dans une pièce plus grande, avec les jeunes venus avec nous, cela faisait beaucoup de monde et du mouvement dans le coin de la ferme, derrière la maison, ce qui contrastait, bien entendu, avec la façade où donnait les chambres du propriétaire.

Avant de nous coucher on nous a servi des pommes de terre et des choux bouillis avec une sardine salée.

Les femmes venues dans la soirée avec leurs maris ont occupé les matelas à côté des nôtres. Agenouillée sur le sol Antonia a cherché longtemps dans la valise ses bigoudis, la poudre de riz, ses menus mouchoirs brodés. Une fois couchée elle s'est plainte, parlant toute seule de son malheur, des trois semaines qu'elle avait à dormir sur le sol, comme un chien battu.

Les femmes se sont levées à l'aube pour se préparer au rude labeur de la journée. Quand nous avons commencé à travailler nous voyons à peine les noisettes que les hommes faisaient tomber dans les toiles. Notre groupe se composait de trois hommes et de deux femmes, Antonia et moi. Ils cueillaient les noisettes, nous ramassions celles qui tombaient hors de la toile.

Le soleil chauffait quand la femme du valet est venue nous servir une croûte de pain, des tomates et du poisson au vinaigre. Nous avons tout mangé et bu du vin.

Les trois jeunes qui étaient avec nous parlaient sans arrêt du football et de la loterie nationale. Je ne comprenais rien à leurs bavardages et j'aurais préféré des conversations plus intéressantes.

J'avais mal dormi la nuit et j'attendais avec impatience la pause de midi. La siesta s'est prolongée jusqu'à deux heures et demi, les journées étaient assez longues pour rattraper le temps du repos. Antonia ne s'était pas couchée pendant les deux heures de détente, j'aurais voulu lui demander où elle était passée, ce qu'elle avait fait, mais nous ne nous adressions la parole que dans les cas urgents, surtout nous ne nous posions de questions. Depuis qu'elle habitait sous le même toit que moi, nous avons parlé ensemble une dizaine de fois, pas plus.

Le premier jour de travail fut interminable. Le soleil descendait lentement vers l'horizon, des langues du feu brûlaient le sol, nos bras et jambes exposés au soleil. Les ouvriers de la ferme ruisselants de transpiration venaient chercher les sacs pleins de noisettes et les emmenaient dans le grenier.

Quelqu'un avait fait un trou sous un noisetier pour y enterrer l'outre. Un des jeunes allait la chercher toutes les dix minutes et nous buvions, et plus nous absorbions de l'eau tiède, plus nous avions soif.

Sous le poids de la chaleur les jeunes se taisaient, Antonia soupirait. Elle soupirait quand elle devait faire un effort, après l'avoir fait, pendant qu'elle réfléchissait, mais si distincts étaient les soupirs que j'en connaissais la cause. Je distinguais des soupirs continus et profonds des caresses qu'elle daignait accepter de mon frère. Refusant la plupart du temps les démonstrations de tendresse de son mari, il lui arrivait de participer aux jeux de l'amour en exhalant des soupirs et des gémissements. J'appuyais mes doigts sur mes oreilles pour ne pas l'entendre, j'étais comme folle quand j'entendais ces soupirs si particuliers. J'avais peur de ne pas me dominer, de hurler mon aversion, de lui crier salope !

Éreintée, le premier jour de travail je me suis couchée de bonne heure. Antonia était restée dehors au frais. À l'aube, quand les trois femmes se sont levées j'ai entendu le corps de ma belle-sœur tomber sur sa couche, elle sentait la poudre de riz qui m'écœurait, la transpiration et le mâle, je veux dire la même odeur que celle de mon frère depuis son mariage. Nos chambres se touchaient et chaque fois après l'acte de l'amour, la même odeur arrivait à pénétrer dans ma chambre.

Hélas ! Mon frère était resté au village et n'avait pu coucher avec Antonia. Je devinais le lendemain lequel des trois garçons avait bafoué l'honneur de mon frère, et j'en voulais surtout à Antonia. Prenant le bâton qui servait à faire tomber les noisettes, j'ai frappé ma belle-sœur, sur le dos d'abord, sur le ventre, les cuisses. Elle s'est recroquevillée en pleurant, sans songer à se défendre ni à fuir.

Les garçons m'ont arraché le gourdin de la main, je les ai insultés, ils ont voulu me faire taire, soi-disant que le scandale ne serait pas toléré chez les patrons. J'ai répliqué que le scandale arrivait par ma belle-sœur. La putain mariée à mon frère.

Folle de rage, je recommencé à battre Antonia, lui donnant des coups de pied et des gifles.

Des hommes qui travaillaient près de nous sont arrivés et m'ont pris par les épaules. Ils m'ont obligé à les suivre, l'un d'eux m'a donné à boire du vin, il a dit qu'il comprenait mon indignation, mais qu'il fallait rester calme, nous étions là pour gagner de l'argent et non pas pour nous battre.

Je lui ai répondu qu'il ne me serait pas possible de passer trois semaines à travailler à côté de ma belle-sœur, que je finirais par la tuer.

- *Il faut que vous veniez travailler dans notre groupe, une*

de nos femmes vous remplacera auprès des garçons, dit-il avec autorité. Je n'ai pas fait d'objection, il a continué :

- *La femme du valet vous préparera une couche dans une autre pièce vous serez mieux seule.*

Il m'a été impossible de manger le soir. À la haine et la colère avait suivi un état de dépression et détresse. Je m'imaginais le retour à la maison, couchée dans ma chambre, à côté de celle du couple, à écouter le chuchotement de mon frère, et le refus ou les soupirs d'Antonia, le sommier craquer, le petit éclat de voix mettant fin au contact des deux sexes.

Je raconterai tout à mon frère : comment sa femme l'avait trompé la nuit de notre arrivée, mais Antonia se défendrait, elle lui ferait croire que j'étais jalouse, tout ce que je disais était le fruit de mon imagination, qu'ils étaient mariés et que sa sœur ne devait pas les séparer.

Elle aurait raison, comme toujours, je finirais par vivre dans le souvenir de sa trahison, seule, obligée de dominer ma colère.

L'homme est venu me chercher et m'a conduit de l'autre côté des écuries, dans un enclos qui avait servi de porcherie autrefois. La femme du domestique avait mis un matelas par terre et un seau pour la toilette du matin.

Le lendemain je suis allée ramasser des noisettes avec l'homme, ses compagnons et la femme de l'un d'eux.

Le dimanche nous nous sommes arrêtés de travailler à midi. En chemise blanche les hommes sont allés boire au village, je suis restée avec les femmes mariées.

À un moment de l'après-midi j'ai voulu aller à la pièce où je dormais chercher le tricot. Mon lit se trouvait occupé par une des femmes que j'avais eue comme voisine dans la grande chambre et son mari. Je me suis

retirée avant qu'ils me voient, écoeurée par la promiscuité dans laquelle je vivais dans cette ferme, la même que chez moi.

J'ai fait le tour de la ferme. Assise au balcon la patronne jouait avec sa petite fille, son mari fumait la pipe, des pigeons ronronnaient au-dessus de leurs têtes, un chien me regardait passer, la tête levée, l'œil vigilant.

Nul doute qu'à mes yeux ces gens riches et heureux étaient la cause de tous mes malheurs. Nous étions si pauvres qu'il avait fallu que je vienne ramasser leurs récoltes. Je me suis éloignée de la ferme, me dirigeant vers le bois de chênes. Je voyais de là les terres basses et les rochers blancs de mon village. Je me suis souvenue de la chèvre grise qui me léchait les mains quand je lui donnais à manger, elle était morte noyée dans le torrent il y avait à peine un mois. J'ai pensé à l'homme, le plus âgé du pays, celui-ci un jour me confessa avoir organisé une embuscade contre les carlistes avec mon grand-père maternel.

- *Nous avons eu leurs mules, me dit-il, et avons brûlé les reliquaires. Ils sont allés se plaindre aux autorités, nous avons rejoint le camp des libéraux.*

J'avais de la tendresse pour tous ces gens qui s'étaient battus pour qu'existe plus de justice dans le pays. Je me sentais si près d'eux pour continuer la lutte...

Trois jours à la fin de la récolte, deux hommes et deux femmes sont descendus au village acheter de la viande. Nous avons allumé un feu le soir et fait griller des côtelettes. C'était la première et dernière fois que nous mangeons de la viande, payée par nous, évidemment. Le patron nous offrait le vin.

Nous avons bu, chanté et même dansé. Tantôt dans les bras de son amant ou enlacée avec le copain de celui-

ci, Antonia était la vedette de la soirée. Les femmes venaient de mon côté, elles blâmaient la conduite de la femme adultère, parlant fort pour que je les entende.

En apercevant les pirouettes de ma belle-sœur le sang m'est monté à la tête, j'étais prête à bondir de nouveau sur elle quand s'est produit le drame qui couvait depuis quelques jours, entre l'amant et son ami.

Celui-ci a sorti un couteau, nous avons vu briller la lame et entendu aussitôt le cri de douleur du blessé. Comme un fauve, l'attaquant est parti en direction du chemin, en passant à côté de moi il a laissé choir l'arme. Je l'ai ramassée et serrée entre mes mains pour la garder, ou qui sait, m'en servir.

L'homme qui était intervenu lors de la bagarre avec Antonia est venu vers moi et m'a demandé de lui remettre le couteau. J'ai dit non et me suis enfuie, il m'a rattrapé quelques mètres plus loin. Je me suis débattue, mais sa force a eu le dernier mot. Sans me lâcher il a fermé le couteau, l'a mis dans sa poche. J'ai senti un de ses bras frôler mon visage, sa jambe était collée à la mienne, son haleine chatouillait ma gorge.

Il m'est difficile de parler de ce moment, important de ma vie. La seule chose que j'arrive à dire c'est que nos lèvres se sont jointes et que nous sommes restés embrassés longtemps, sans pouvoir nous séparer, comme si un aimant nous poussait l'un vers l'autre. L'enfer disparaissait pour moi, un grand bonheur m'envahit.

La Guardian civil est venue le lendemain à la ferme, le blessé était hors de danger, le meurtrier avait disparu dans la nature, l'arme qui avait blessé l'amant d'Antonia ne fut jamais retrouvée, évidemment.

La récolte de noisettes était finie. Le dernier jour nous avons fait la queue devant la ferme pour toucher

les quelques billets, que chacun plié soigneusement et cachait ensuite.

Antonia m'attendait à la porte du propriétaire.

- *Je te préviens, dit-elle, je retournerai chez mes parents si tu parles mal de moi à ton frère.*

- *Reste à la maison, j'ai dit calmement, sois gentille avec mon frère, fais-lui bien la cuisine, soigne les bêtes et... donne lui ça de ma part.* J'ai glissé dans sa poche la moitié de ma paye enveloppée dans un gros mouchoir.

Elle est restée plantée sans comprendre mes paroles et mon action, j'ai poursuivi mon discours :

- *Dis à mon frère que je pars pour la récolte des figues, je ferai celle des oranges plus tard et après, l'hiver...*

- *Tu reviendras,* a insinué Antonia

- *Je ne retournerai pas au village. Dis à mon frère que je me débrouillerai. De temps en temps je lui enverrai quelques billets pour payer la contribution et faire arranger le toit.*

Une fois les ouvriers partis, l'homme qui m'a redonné goût à la vie a chargé la carriole et nous sommes partis lentement sur le chemin, conduisant à la route. Le soir nous nous sommes arrêtés pour manger un croûton de pain. Il a déplié un matelas et nous sommes couchés pour dormir sous les noisetiers, j'ai éprouvé dans cet endroit la plus forte sensation de mon existence, mêlée à l'odeur de mâle que j'exécrais tant.

Des fruits précoces

Le syndicat de la CNT se trouvait au milieu du village, dans une maison à deux étages, un balcon dominait la façade blanchie à la chaux, prolongée par une terrasse à ciel ouvert, la maison avait de l'allure. Son propriétaire, un boulanger, parti en ville après qu'il eût perdu sa femme, l'avait louée par sympathie pour les hommes qui s'étaient groupés pour défendre l'idéal anarchiste.

Dans la salle du premier étage se réunissait les membres du syndicat, dont mon père était le plus actif.

À l'âge de sept ans il me faisait lire « La conquête du pain », je n'y comprenais rien, mais il y avait des phrases si belles, comme celle que je n'ai pas oubliée « Paix sur la terre sur les ruines du privilège ».

Les dimanches matin Conchita et moi allions nettoyer la salle de réunion, sur les murs se trouvaient accrochés les portraits d'Élisée Reclus, de Louise Michel, de Concepción Arenal, de Bakounine. Étant écolière je n'ai jamais eu les images de Sainte Thérèse de Jésus et de Saint Jean de la Croix. Mes saints à moi étaient Bakounine et Kropotkine.

Conchita avait un an de plus que moi. Son père venait au syndicat, mais elle ne se considérait guerre membre de la famille anarchiste.

Contrairement aux idées du père, sa mère et son grand-père la faisait prier tous les soirs avant d'aller au lit.

Des fruits précoces

Je balayais avec soin la salle de réunions et Conchita lavait le carrelage. Quand tout était bien propre, elle se couchait sur le sol, le visage contre les carreaux, et dans cette position, elle mettait une main sur le ventre et l'autre entre les cuisses, se frottant doucement. Comme je ne comprenais pas son jeu, elle me dit :

- *Viens, tu verras comme c'est bon.*

Je me couchai à côté, elle se tourna et m'obligea d'un geste vif à mettre l'épaule contre les carreaux. Elle s'étendait sur moi, son corps contre le mien. Conchita sentait la chèvre et le lait aigre. Je la repoussai, mais plus forte que moi, elle m'immobilisa et enleva ma culotte. Je finis par ne plus opposer de résistance, prenant à la fin un certain plaisir au frottement d'un corps contre l'autre. Quand elle me laissa et retourna à la position initiale, bouche et nez sur les carreaux, j'étais très excitée, elle gémissait.

Il eût des grèves dans la petite ville à côté de chez nous. Un soir un camarade vint organiser une souscription en faveur des grévistes et parler aux paysans, au milieu de la place. Le maire interdit toute manifestation à caractère politique, alors le camarade gréviste monta à la maison du syndicat, ouvrit le balcon et tournant le dos au public qui l'avait suivi, finit par dire à haute voix ce qu'il n'avait pu expliquer dehors.

Tous les hommes du village se trouvaient en dessous le balcon. Ils applaudissaient. Impuissant devant la stratégie de l'orateur le maire s'enferma à la mairie. Heureusement qu'à l'époque il n'y avait pas de téléphone pour appeler la Guardia civil. Ainsi, l'orateur expliqua longuement les causes de la grève dans l'usine où il travaillait.

Conchita et moi étions montées avec nos pères à la maison du syndicat, mais comme il y avait beaucoup de

monde occupant les bancs et les chaises, nous sommes allées nous asseoir par terre à la cuisine.

J'écoutais religieusement la péroraison du camarade. Les mots exploitation, liberté d'expression, communiste libertaire, me soulaient. Conchita, par contre, fatiguée d'écouter le flot des paroles et des propos qui ne la concernaient pas, se coucha comme d'habitude, la tête contre le carrelage, tripotant son corps.

Quand l'orateur eût fini, il vint à la cuisine boire un verre d'eau et nous demanda en souriant ce que nous faisions là, pourquoi n'allions-nous pas à la salle.

Conchita se leva confuse et nous sommes retournées chez nous. Il était tard et le lendemain nous allions à l'école.

La grève fut perdue et l'orateur mis à la porte avec plusieurs autres camarades. Ne pouvant plus rester chez lui, les fascistes le menaçant, il vint habiter au syndicat.

Il organisa une réunion de tous les syndicalistes et sympathisants un dimanche matin, près d'une chapelle, à l'abri des autorités, qui auraient pu nous surprendre.

Mes parents, Conchita, son père et les autres membres du syndicat, nous sommes partis le samedi après-midi. Nous allons dormir dans une bergerie, moitié en ruines.

La paille était fraîche et l'air de la fin de printemps sentait les herbes de la garrigue. Fatigués du voyage que nous avons fait à pied, nous nous sommes couchés de bonne heure. Conchita se trouvait à ma gauche, ma mère dormait de l'autre côté.

J'étais assoupie quand j'ai vu une forme glisser entre mon amie et moi : c'était l'orateur, sorti du fond de l'écurie, où dormaient plusieurs camarades.

J'ai entendu le craquement de la paille et de petits soupirs. Dans l'obscurité je distinguais une masse

formée de deux corps. J'en voulais à cet homme d'avoir choisi Conchita, mais je me demande aujourd'hui qu'elles auraient pu être les conséquences de ce geste insensé d'un homme qui se voulait responsable.

Conchita n'avait que treize ans, son père, qui dormait à côté d'elle, était loin de s'imaginer ce qui se passait près de lui.

Je me suis réveillée la nuit avec la sensation d'avoir fait un beau rêve. Je me sentais dans un état heureux, indéfinissable, une douceur m'envahissant. L'homme, qui la veille s'était glissé entre Conchita et moi, posait ses lèvres sur ma bouche, délicatement, pour que mon réveil se fit en douceur.

J'ouvris les yeux, les siens me fixaient. Il me caressait les cheveux, puis le cou. Il défit mon corsage, car nous dormions habillés sur la paille, et sortit mes seins, il les caressa du bout des doigts. Je refermais les yeux dans un bonheur que je n'avais jamais ressenti. Lentement, quelque chose de dur descendait sur mon ventre. Je touchai le membre raidi de l'homme, cela me fit peur. Je repoussai l'homme tout en me serrant contre ma mère.

Le matin nous étions une cinquantaine sur le pré contigu à la chapelle, sous l'ombrage des cyprès. L'endroit était très beau. L'eau de la source coulait dans un bassin, où des plantes aquatiques émergeaient avec leurs feuilles tendres. Des cultures en terrasse descendaient vers le fleuve, la garrigue s'étendait au bord de l'aire et escaladait la montagne.

Dans la chapelle, des ex-voto se trouvaient accrochés au mur avec des bras en plâtre, des mains, des jambes, il y avait même des yeux et des torsos. Tout cela si macabre contrastait avec l'harmonie du ciel pur et des rochers très clairs, presque blancs.

Des fruits précoces

Le curé ne se trouvait pas là, personne ne l'avait invité pour dire le message aux anarchistes.

Conchita rayonnait, on lisait sur son visage l'expression du bonheur. Elle ramassa un bouquet d'immortelles et le posa au pied de l'autel, à la dérobée. Tout le monde se serait moqué de son élan religieux. L'après-midi des gens arrivèrent des villages voisins. Le meeting commença. L'homme qui m'avait embrassé la nuit parlait de justice paysanne. Des usines, des terres, qui n'appartenaient pas aux paysans. Il était mince, les cheveux noirs et longs, les yeux vifs. Ses phrases imagées fascinaient les gens simples que nous étions.

On l'applaudit et un deuxième orateur monta sur le terrain relevé, au bord de l'aire. Nous étions assis par terre, les couvertures nous protégeant du sol trop dur. Sur les têtes on voyait des brins de paille, provenant de l'écurie-dortoir qui nous abrita la nuit.

Il eût un remue-ménage du côté du chemin. L'orateur s'arrêta de parler, descendit parmi les assistants. Il montra de son doigt un groupe d'hommes armés qui avançaient vers la chapelle. C'était la Guardia civil qui venait appréhender les syndicalistes.

Les femmes se mirent à pleurer tout en embrassant les pères, les maris et fiancés. Rien n'empêcha les hommes de l'ordre de faire leur sale boulot. Il faut aligner les détenus par groupe de trois et le convoi se mit rapidement en marche. Les femmes et les enfants suivaient avec les couvertures et les victuailles.

Il faisait chaud et la route n'était pas goudronnée à l'époque, un nuage de poussière se levait à notre passage. Nous sommes arrivés au village. La mère de Conchita, restée à la maison, vint nous rejoindre. Elle se jeta aux pieds de la Guardia civil, en implorant la liberté de son mari. Celui-ci, très digne, dit à sa femme

Des fruits précoces

de se lever, de toute façon, il n'abandonnerait pas ses camarades. Continuant à marcher près de lui, le paysan qu'il était donna des instructions à sa femme, sur ce qu'elle aurait à faire dans les champs : finir de sulfater et biner les carrés de légumes.

C'était émouvant de l'entendre ainsi parler, mais les sbires avec le canon de leurs fusils, repoussèrent la femme et firent avancer le père de Conchita.

Après le village, le chemin conduisait vers la gare, de l'autre côté du fleuve. Les hommes et les gardes sont montés sur des barques et nous sommes restés au bord de l'eau, en pleurant et faisant signe d'adieux à nos braves syndicalistes.

Nous sommes retournés à la maison, la haine sur le visage, la fatigue dans le corps. Les chiens ont aboyé plus fort que d'habitude le soir, appelant leurs maîtres, qui, eux, allaient dormir en prison.

Une semaine plus tard Conchita vint me chercher pour aller faire le ménage à la maison du syndicat.

- *Ce n'ai pas la peine*, lui répondis-je, *puisque'il n'y a plus de réunions.*

- *Il faut arroser les géraniums et le basilic de la terrasse.*

J'ai pris la clé, dont mon père avait la garde, mais devant la maison nous avons découvert la porte scellée par ordre du gouverneur de la province.

- *N'ouvrez surtout pas*, nous conseilla la voisine, *ne touchez à rien, autrement vous irez en prison, comme vos pères.*

- *Viens*, dit Conchita, *nous monterons par la terrasse.*

- *J'ai peur*, répondis-je.

- *Personne ne nous verra, attends derrière la maison, je vais chercher une échelle.*

Elle revint avec une vieille échelle, dont les montants étaient à moitié rongés par les mites.

Conchita monta la première. Je la suivis et une fois

sur la terrasse elle souleva l'échelle et la posa par terre. On arrosa les fleurs avec l'eau du robinet de la cuisine. Tous les géraniums étaient fleuris et le basilic sentait très fort.

Conchita s'approcha de moi et me demanda d'ôter mes vêtements. Je lui obéis, elle enleva la culotte et retroussa sa jupe. Me prenant par la ceinture, elle me fit coucher contre les fleurs, sur l'eau qui coulait de l'arrosage. Elle s'allongea sur moi et me caressa les hanches, le ventre, les seins.

Je me rendis compte qu'elle avait appris les choses de l'amour la nuit sur la paille, près de la chapelle. Conchita effleura les parties les plus sensibles de mon corps et voulut que je répète les mêmes gestes sur elle, au milieu de la terrasse, dans la maison du syndicat, scellée et restée silencieuse par l'absence de nos pères, enfermés en prison.

La albahaca

Un brouillard de chaleur enveloppait les champs et le village. Les gens avaient fermé leurs portes et un passant aurait entendu dans les rues le bourdonnement des abeilles dans les acacias de la place. Nous étions trois enfants couchés sur un tas de feuilles de mûrier, à l'entrée de la première maison du village.

Accablés par la chaleur nous nous taisions. Il y avait juste trois jours que l'école était fermée et les deux mois de vacances devant nous, nous paraissaient l'éternité. Le soir nous irions nous baigner à la rivière et après le repas, dans la nuit, nous sortirions prendre le frais devant nos maisons, avec de gros morceaux de pastèque à la main.

Tous les jours de l'été se ressemblaient : la lumière du soleil devenait blanchâtre, les chiens dormaient à l'ombre des maisons et les gens rentraient chez eux à onze heures pour n'en ressortir qu'à quatre heures de l'après-midi, quand la brise de la mer traversait la sierra, avant d'arriver au village.

La siesta se prolongeait les dimanches tard dans l'après-midi. Parfois le tonnerre réveillait les paysans qui se levaient et à travers les persiennes regardaient le ciel sombre. Quelques gouttes tombaient alors sur la terre ardente et les nuages fondaient, laissant le ciel clair et l'atmosphère rafraîchie.

La albahaca

Dans le village vivait une femme venue de Murcie avec ses enfants, qui devenus grands travaillaient en ville. Elle était restée seule et habitait une ruine près d'une ferme. Nous allions lui rendre visite pour lui apporter quelques pommes de terre, deux tomates, un oignon.

Née dans une région – elle nous parlait en castillan et nous comptait de merveilleuses histoires – où le sparte rendait les gens chassieux, elle en ramassait avec son père. Ils dormaient sous les étoiles tout l'été. Un commerçant passait leur acheter les fagots de cette plante textile contre quelques pesetas vite dépensées. Ils mangeaient des olives et du fromage de chèvre en été, des pommes de terre douces cuites aux braises en hiver.

Quand sa mère mourut la grand-mère vint la chercher pour l'emmener dans un village de la plaine, où poussait les orangers et les palmiers. Elle connut là la belle vie, mais comme tout a une fin, son père vint la chercher un jour pour retourner à la maison perdue dans les montagnes.

Le chemin était long et ils s'arrêtèrent pour dormir sous les chênes, pendant la nuit ils furent réveillés par des aboiements qui leur donnèrent froid dans le dos.

- *Reste tranquille et surtout ne bouge pas*, recommanda le père.

Les aboiements se rapprochaient. Elle pensa qu'il y avait au moins une dizaine de chiens affamés. Debout au bord du chemin le père se mit sur la défensive avec un bâton à la main, mais une des bêtes lui sauta sur la poitrine et il poussa un cri effroyable.

S'imaginant que son père était mort et que le chien viendrait l'attaquer, elle ferma les yeux, couvrit sa tête avec le tablier et attendit sa dernière heure.

La albahaca

La lumière du jour la réveilla, ayant perdu la notion du temps et de l'endroit où elle se trouvait, elle vit son père blessé au cou et un loup mort, la langue pendante, hors de sa gueule.

Nous laissions parler « La Murciana » ainsi l'appelait-on dans le village. Nous voulions en savoir davantage sur sa vie passée comme ramasseuse de sparte. Elle préférait nous raconter ses impressions et souvenirs de la plaine, dans le village de sa tante.

Il y avait d'abord les oranges, puis les fleurs d'oranger qui sentaient bon et en été ce qu'elle aimait le plus au monde c'était la albahaca – basilic – qui poussait aussi bien chez les riches que chez les jornaleros.

- *Je ne comprends pas, nous disait-elle, comment à l'étranger on peut mettre la albahaca dans les soupes et les salades, c'est un sacrilège.*

Elle adorait la reine des plantes odorantes, ses menues fleurs blanches avec un soupçon de rouge. J'insistais sur le fait que les fleurs du basilic étaient blanches et que je n'y voyais pas de rouge.

- *Il faudra que tu la regardes mieux, petite, observa gentiment La Murciana, vous en avez un pot à la maison ?*

- *Nous en avons au jardin, sur terre, entre le figuier et le grenadier. Elle pousse bien, vous savez, par terre.*

- *Je sais bien, mais la plante aimée de Boabdil a sa place dans des jolis pots que l'on place sur les fenêtres ou aux rebords des bassins. Dans son royaume, le dernier roi maure aurait sans doute interdit que l'on cultive la albahaca dans un jardin potager, sur le sol, comme un légume.*

- *Mais Boabdil fut un ennemi de l'Espagne, il lutta contre Isabel la Catholique.*

- *C'est Isabel qui fit la guerre à Boabdil. Il aimait trop la vie pour tuer ou se faire massacrer dans la guerre.*

Je fais mine de ne pas être d'accord. À l'école on

La albahaca

m'enseigna que Boabdil fut expulsé d'Espagne après sa défaite à Grenade. Elle s'aperçut de mes doutes et s'exclama :

- *Est-ce que tu aimerais que l'on te déloge de chez toi, même si c'était le roi ou la reine qui viendrait en personne te chasser de ton village ?*

- *Bien sûr que non, mais Boabdil n'était pas Espagnol.*

- *Il était musulman, s'exclama Manuela, mon amie.*

- *Et vous, qu'est-ce que vous êtes, vous croyez ne pas avoir du sang maure dans vos veines ?*

- *Nous avons du sang espagnol !* m'écriai-je.

- *Et catalan,* ajoutant fièrement Manuela.

Nous ne comprenions pas pourquoi La Murciana nous voulait Arabes. Ces gens-là avaient la peau foncée, vivaient dans le désert et marchaient pieds nus.

Nous nous séparâmes ce jour d'été un peu déçues de La Murciana, mais oubliâmes vite l'histoire d'Espagne, expliquée par une vieille femme moitié mendicante, qui avait laissé son pays et son sparte pour venir vivre dans notre village.

Un matin, avant la fin de l'été, ma mère m'envoya au jardin chercher quelques tomates et des poivrons et je montai au figuier cueillir des figues blanches, qui ont une goutte de miel pendante.

Sur la branche, inclinée vers le grenadier je vis la albahaca. Les fleurs étaient blanches et quand je descendis de l'arbre et m'approchai de la plante pour en cueillir un brin, les fleurs me parurent moins blanches avec un je-ne-sais-quoi de rouge, comme avait si bien dit La Murciana. Elle sentait bon la branche de basilic et je l'enveloppais avec une grande feuille de figuier, avec l'intention d'aller l'après-midi avec Manuela chez la vieille femme. Ma mère eût besoin de moi et quand je pus sortir dehors, Manuela était partie avec d'autres enfants.

La albahaca

La branche de basilic à la main je me rendis à la ferme où habitait La Murciana. Je voulais lui dire qu'elle avait raison en affirmant que les fleurs de la albahaca n'étaient pas aussi blanches qu'elles paraissaient à simple vue, et m'excuser d'avoir douté de ses dires.

La porte restant toujours ouverte, je rentrais sans frapper. Elle n'était pas à la cuisine, d'un pas je fus à la chambre, c'est-à-dire, dans le réduit où elle avait mis un matelas par terre.

Elle était couchée avec une chemise blanche, longue, qui lui couvrait les pieds, sa tête reposait sur le drap, sans oreiller. Dans la demi obscurité de la pièce je distinguais deux pots de albahaca, un à chaque côté de la tête.

Je me retirais sans la réveiller et avant de quitter la maison, je me retournais contempler les deux belles plantes, encadrant un corps frêle, enveloppé de blanc.

Impressionnée par la vision de cette femme qui respirait en dormant le parfum de la albahaca, je me promis au printemps prochain de demander à mon père deux pots de cette plante odorante, que je mettrai dans ma chambre, sur la table de nuit, L'autre sur la chaise, les deux à côté de ma tête, comme j'avais vu chez La Murciana.

Une autre forme de charité

À côté du feu, nous parlions de la douceur du temps pour la fin octobre. Le lendemain nous irions en pèlerinage à Notre-Dame des Neiges. Les gens du village montaient à la chapelle en avril, quand le sentier commençait à être praticable. Nous y allions par compte trois fois par an. Avant l'hiver apporter du vin et des raisins au curé et à sa sœur, au printemps, quand mûrissaient les premières cerises et en été pour leur monter de belles tomates de notre jardin.

Mon mari et moi n'allions pas à la messe le dimanche. Lorsque nous nous sommes mariés, les gens disaient que nous n'avions pas la foi. Plus tard, quand mon époux décida de monter trois fois l'an à la chapelle et de passer la nuit pour tenir compagnie au curé et à sa sœur, les voisins nous prirent en considération.

Madame Irène expliqua au mari de Madame Maria que mon époux n'était pas Yougoslave comme l'on pensait, mais de souche française, son père étant mort pour la France.

Monsieur Firmin, qui en parlant de nous disait « ces gens-là », nous donna aussitôt des haricots verts et des choux. Nous n'en avions pas dans le jardin.

La femme de ce dernier adressait parfois la parole à mon mari, mais je n'étais pas jalouse et je la laissais admirer la corpulence de mon homme, un vrai bûcheron, avec de fortes mains habituées à tenir la

Une autre forme de charité

hache et couper les arbres, bois que nous vendions sous forme de bûches à la ville.

Ainsi, bien vus au village, ne fréquentant pas trop les gens, évitant de parler de notre vie privée, nous menions une vie simple et tranquille. J'allais au bois avec mon mari et descendions ensemble les fagots et les sacs de bois coupé, que nous alignions au bord du chemin.

C'était donc la veille de Sainte-Émeline et nous allions le lendemain voir le curé de Notre-Dame des Neiges et sa sœur, qui vivaient dans la maison solitaire, à cinquante mètres du presbytère.

Ils nous recevaient les bras ouverts. En arrivant la table était mise, nous mangions une omelette aux champignons, arrosée du bon vin. L'après-midi, tandis que le curé priait dans la chapelle et sa sœur préparait la soupe du soir, nous allions couper du bois. Il en fallait beaucoup pour ces deux personnes, vivant en hiver et une partie du printemps dans la neige et le brouillard.

Après la corvée du bois, tard dans le soir, à la lueur des étoiles, nous retournions la terre du jardin du curé afin qu'elle soit prête pour y semer des carottes et des navets, quelques mois plus tard. Frère et sœur remerciaient infiniment mon mari, car celui-ci travaillait plus en une heure que tous les deux en un mois.

Fin octobre les jours sont courts est après le travail du jardin, la soirée ne finissait pas dans la cuisine, illuminée par une chandelle, prise dans les provisions pour l'église.

Après souper, la sœur s'en allait dormir dans la chambre à l'étage supérieur, prenant une autre chandelle et retroussant ses jupes avec coquetterie. Avant de nous coucher sur le banc de la cuisine, mon mari sortait un

long moment pour dégourdir ses jambes et je restais seulement avec le curé.

Il prenait alors la bougie, la mettait au sol, derrière les bouteilles de vin et s'asseyait le dos contre le foyer, de façon que son visage fut dans l'ombre, et me demandait de prendre place à côté de lui, tournée vers le feu. Il me prenait ensuite la main droite et la mettait sur sa verge, flasque et pas plus épaisse que la bougie, cachée derrière les bouteilles.

Il faisait glisser ma main sur son gland, puis la poussait en arrière, vers son ventre, une vingtaine de fois et plus encore, jusqu'à l'accomplissement de son désir. Je retirais après la main et me levait, tandis que lui restait assis, sans bouger, dans l'obscurité.

Je n'avais jamais vu le membre rachitique du curé, et dans le silence qui suivait cette bizarre pratique, je comparais sa baguette molle à la verge vigoureuse de mon mari, dont je connaissais la forme du prépuce, la couleur de la peau tendue, Les poils à la naissance du bas-ventre.

J'avais pitié du curé de le voir si peu avantagé par la nature. C'était peut-être pour cela que je ne retirais jamais la main quand il me la prenait. Il me semblait qu'en lui procurant un peu de plaisir, je faisais une bonne action, j'agissais en bonne chrétienne.

Comme j'aimais mon mari et ne voulais pas qu'il me surprenne assise à côté du curé, ma main entre ses cuisses, je décidais une fois pendant notre retour au village de lui faire partager mon secret.

Me conseilleraient-il de m'opposer aux exigences du curé ? Cesserions-nous de monter à Notre-Dame des Neiges ?

Sage et intelligent, il me fit à ce sujet un discours très émouvant. Je me souviens encore des mots qu'il

Une autre forme de charité

prononça, tout en passant mon bras sur son épaule :

- *Vois-tu, ma chérie, dit-il, il y a plusieurs façons d'exercer la charité chrétienne. Pendant que les gens du village montent apporter au curé du miel et des œufs, une seule fois l'an et repartent le soir de leur arrivée, tu apportes à ce pauvre curé quelque chose d'autre, dont il a plus besoin que la nourriture. Il faut que tu persévères dans cette bonne action. Moi aussi, car, au même instant que toi, je fais la même chose avec sa sœur, dans l'obscurité glaciale de sa chambre.*

En rentrant chez nous et entendant les voisins nous dire bonsoir, j'avais pensé que les habitants du village ne sauraient jamais, ne pouvant l'imaginer, pourquoi mon mari et moi allions trois fois par an en pèlerinage à Notre-Dame des Neiges.

L'homme qui venait du bois

À l'époque où les brigands attaquaient les voyageurs, s'aventurant sur les chemins scabreux entre Digne et Annot, un habitant du village, qui faisait le commerce de mulets, fut dévalisé et d'autres furent blessés au cours d'une fusillade, une nuit de pleine lune. L'événement impressionna les gens des environs, qui en rentrant des champs fermaient les maisons à double tour jusqu'au matin.

Ma mère nous abandonna quand j'avais à peine deux ans. On prétendait l'avoir vu vendant du safran dans les foires, plus tard, les traces de cette femme étrange, venue d'ailleurs, s'effacèrent.

Venue d'où exactement ? On l'ignorait au village, même mon père ne s'en était pas soucié quand il l'avait connue, à Saint-Raphaël, pendant les vendanges.

Vite mariés, j'étais née et aussitôt la femme brune, aux longs cheveux, disparaissait laissant mon père dans le désarroi. Il devint solitaire, m'emmenant au bois avec lui, comme s'il avait eu peur que je suive les traces de ma mère.

Personne ne m'avait appris à lire et à écrire, je n'avais jamais joué avec les autres enfants, je n'étais jamais allée danser à la foire à Annot. Mon seul plaisir c'était de monter une fois par an à Notre-Dame des Neiges prier secrètement pour le retour de ma mère et goûter les tartines au miel, que la sœur du curé me servait à la cuisine.

L'homme qui venait du bois

Quand nous travaillions du côté de la chapelle, elle venait me dire bonjour, et me voyant charger les faisceaux de bois sur le dos, et elle murmurait :

- *Pauvre fille, comme la vie est dure pour toi.*

Des fois je rencontrais le curé qui montait, venant de dire la messe d'un village avoisinant. Il m'arrêtait et posant ses mains sur mon épaule me demandait si j'avais froid.

- *Non, monsieur le curé, je n'ai pas froid.*

- *Et ici ?* continuait-il glissant ses mains sur les seins.

- *Je n'ai froid nulle part,* répliquai-je, continuant à descendre au village, le fagot sur le dos.

Un soir, en revenant du Plateau du Vieil Artaud, je vis un homme assis au bord du sentier.

- *Bonjour,* saluai-je et m'écartais pour ne pas frôler l'inconnu

- *Tu es d'où ?* voulut-il savoir.

- *Du village à côté.*

- *Je te payerai la commission si tu me montes quelque chose à manger.*

- *Je vous achèterai ce que vous voudrez, mais je ne monterai que demain.*

- *Pourquoi pas aujourd'hui ?*

- *Parce que je descends mon dernier fagot.*

- *Bon, à demain, alors.*

Il s'éloigna de quelques mètres puis il m'appela.

- *Que me voulez-vous encore ?*

- *Ne dis pas que tu m'as vu.*

- *Même pas à mon père ?*

- *À personne, si tu parles, je suis perdu.*

Je n'ai pas eu peur de l'étranger, il se cachait et avait une jambe enveloppée avec de l'étoffe.

Le jour suivant, je montais devant mon père et

L'homme qui venait du bois

au même endroit que le soir précédent, l'étranger m'attendait. Je vais lui donnai un paquet contenant un morceau de pain, deux œufs, un oignon et quelques gousses d'ail.

- *Mon père monte derrière moi, allez-vous-en !* ordonnai-je.
- *À ce soir,* murmura l'inconnu.

En descendant le dernier fagot, le soir, j'ai revu l'homme.

- *Je dois te payer le ravitaillement.*
- *Vous ne me devez rien.*
- *Tiens,* dit-il, mettant une pièce dans la poche de mon tablier. *Apporte-moi du sel demain.*

Je lui montai du sel, une petite bouteille de vinaigre, une autre d'huile et des haricots cuits la veille.

Il prit le tout et me déclara qu'il avait pensé à moi toute la nuit et qu'avant l'aube il m'attendait déjà sur le sentier. Je sortis de la poche la pièce qu'il m'avait donné, tout en lui demandant :

- *Où l'avez-vous eue ?*
- *Pourquoi ?*
- *Votre pièce est pareille à celles que je garde depuis très longtemps. Tenez, voyez vous-même,* dis-je lui tendant trois pièces identiques à la sienne.

Il jeta un coup d'œil sur les monnaies et s'exclama :

- *Ce sont des pièces italiennes, gardent-les, elles te porteront bonheur.*
- *Vous êtes du pays de ces trois pièces ?*
- *Oui, j'espère que tu en es contente.*

Je remontais le sentier sans commentaires, cachant mon trésor dans un mouchoir.

M'apercevant le soir, l'homme me décharge du fagot, prit mon poignet pour y mettre un bracelet en or.

- *Je ne veux pas ça,* protestai-je.
- *Porte-la nuit, ce petit cadeau te fera penser à moi.*

L'homme qui venait du bois

Couchée dans mon lit, le soir je pensais à l'étranger. Il était corpulent, avec beaucoup de cheveux noirs sur son front, ses mains, brunes et chaudes, n'étaient pas comme celles des paysans ni fines comme celle du curé, elles étaient belles et j'aurais voulu les avoir entre les miennes.

Le dimanche nous n'allions pas au bois. Sous prétexte d'avoir égaré un foulard, je dis à mon père que je vais monter l'après-midi au plateau voir si je le retrouvais.

Il m'attendait à l'endroit habituel. Je lui tendis un pain avec un morceau de lapin et des pommes.

- *As-tu pensé à moi ?* dit-il, mettant dans sa besace les précieux aliments.

Je regardais muette son pied blessé, ainsi que son pantalon en bon tissu mais fripé.

- *Je suis très seul, je n'ai que toi au monde.*

- *Le monde est grand et il y a des gens partout.*

- *Je ne peux compter que sur toi. Les gens sont mauvais, tu ne peux pas savoir à quel point, ayant toujours vécu dans ces montagnes, travaillant avec ton père, ta mère restant à la maison pour vous préparer à manger.*

- *Je n'ai pas de mère. Elle m'a laissée étant un bébé, le seul souvenir que je garde d'elle ce sont des pièces pareilles à celle que vous m'avez donnée.*

Nous marchions doucement vers les rochers, au-dessus du précipice. Je vis sur une grande pierre plate un lit d'herbes sèches et de feuillage.

- *C'est ici que vous couchez ?* demandai-je

- *Je suis un peu partout, mais c'est dans le village que j'aimerais m'établir.*

- *Vous y seriez mieux qu'ici, bien sûr.*

- *Je descendrai au village et nous nous marierons.*

Nous nous marierons, me répétais-je, dans le noir de

L'homme qui venait du bois

ma chambre mais où ? Pas à l'église, les gens ne connaissent l'étranger et mon père ne laissera pas entrer à la maison un homme blessé, arrivé sans bagages à notre pays.

J'ai parlé avec la sœur du curé, descendue à la messe.

- *Aidez-moi, madame, présentez-le à mon père, et que monsieur le curé nous marie à Notre-Dame des Neiges, suppliai-je.*

- *Je veux bien être ta protectrice, mais réfléchis bien avant de te marier,* dit-elle sentencieusement.

- *Je l'aime, madame.*

- *Tu ne connais pas les hommes, il te fera souffrir.*

- *Il travaillera au bois avec mon père.*

- *Tu sais ce qui t'attend ?*

- *Quoi, madame ?*

- *Tu as entendu parler de ce qui se passe la nuit de noces ?*

- *Ça doit être merveilleux de dormir dans les bras de l'homme que l'on aime.*

- *Pauvre malheureuse ! Il va enfoncer dans ton corps un canon d'artillerie, cela te fera très mal.*

Je restais perplexe en entendant la sœur du curé. Elle avait peut-être raison. Je n'avais pas imaginé les conséquences de mon union avec cet homme costaud, dans la force de l'âge.

- *Je me marierai avec lui malgré tout,* murmurai-je d'une voix défaillante.

Présenté par la sœur du curé, mon futur mari il fut accepté par mon père et les gens du village. Le curé nous maria à Notre-Dame des Neiges un jour de pluie et nous retournâmes à la maison sous des averses, mon père, deux témoins, lui et moi, en robe de laine, noire, de la sœur du curé m'avait fait acheter à Annot.

Mon père nous céda sa chambre avec un grand lit et descendit dormir à la cuisine.

L'homme qui venait du bois

Le lendemain de notre noce, avant de monter au bois mon mari se promena dans les rues du village et visita l'église, où il convoita les candélabres en argent et le ciboire en or massif, derrière l'autel. Je lui fis jurer qu'il ne toucherait pas à ces objets sacrés.

- *Tu m'as promis d'être un bûcheron*, lui rappelai-je.

- *Je serai un bûcheron de clair de lune*, me répondit-il, m'embrassant sur la bouche, au milieu de l'église.

À dire vrai, je n'avais pas confiance en lui, mais je l'aimais, une fois mariée à lui, je ne pourrais plus me priver de son amour.

Je restais à la maison coudre des chemises pour l'apprenti bûcheron. Ce fut devant la porte d'entrée que me trouva la sœur du curé, descendue exprès pour me voir.

Elle m'embrassa, puis ses mains se posèrent sur mes épaules et glissèrent lentement sur ma poitrine, exactement comme le faisait son frère le curé, quand il me rencontrait dans le bois.

- *Tu n'as pas eu mal ?* me demanda-t-elle.

- *Presque pas.*

Elle fixa ses yeux sur les miens, regarda ma bouche, mon cou et s'exclama :

- *Tu as embelli pendant la nuit.*

- *Je suis comblée, madame.*

- *Comment a-t-il fait pour te transformer ainsi ?*

- *C'est simple, madame, mais vous ne pouvez pas le savoir, n'ayant pas connu un homme qui venait du bois, un homme comme le mien...*

Fuir

Mon seul plaisir était de me promener sur la nouvelle route le dimanche après-midi. Je montais et descendais plusieurs fois la côte allant du café à la ferme de M.

Celui-là se cachait pour m'observer. Veuf, sans enfant, il m'avait fait des propositions avantageuses, voulant m'épouser. Il en avait parlé à mon père, mais je ne voulais pas de cet homme de quarante ans, j'en avais à peine dix-neuf.

Mon père me faisait remarquer que les garçons du village ne voudraient pas de moi, n'étant pas une fille comme les autres. D'origine gitane, ma mère m'avait abandonnée. Ma peau était basanée, mes cheveux noirs et raides.

De toute façon les garçons du village ne me plaisaient pas, je les trouvais grossiers et ignorants.

Je crois que mon père avait raison, j'avais hérité de ma mère un penchant vers l'inconnu, l'attrait des voyages. Je ne voulais pas rester au village.

Ce fut le jour de la Sainte-Rose. Il pleuvait et je suis entrée m'abriter au café. Deux marchands de chevaux sont entrés, l'un d'eux m'a regardé, j'ai compris que je lui plaisais. Il avait à peu près l'âge du fermier, mais ce maquignon était un homme de la ville. Sa montre en argent pendait au bout d'une chaînette, celle-ci attachée au gilet. Il payait à boire à son ami, ses affaires marchaient bien, je l'ai deviné tout de suite.

Au bal il s'est assis à côté de moi. Nous n'avons pas dansé, il ne savait pas. Je l'ai écouté débiter son histoire : célibataire, il avait jusqu'alors vécu avec sa mère. Celle-ci morte, il cherchait une femme qui prendrait soin de lui.

Si j'acceptais sa proposition, il m'achèterait des bas, des jupes, il me donnerait de l'argent pour faire le marché. Je suis partie le soir même sans dire au revoir à mon père.

Nous habitons Marseille dans une maison à deux étages qui lui appartenait. Satisfait des plats que je lui préparais, il me faisait des cadeaux, il aurait décroché la lune si j'en avais exprimé le désir. Je me contentais de lui faire acheter de l'eau de Cologne, des gâteaux, des fanfreluches.

Quand je me promenais seul du côté du port, les hommes me regardaient passer. Je me sentais bien dans ma peau. Les gens du village m'auraient envié, j'étais habillée comme une fille de la ville.

Le maquignon faisait les marchés en été et restait deux semaines sans venir à la maison. Son portefeuille était plein quand il venait. Il cachait l'argent au plafond dans le creux d'une poutre. Ayant confiance en moi, il m'avait montré la cachette. Je lui avais promis de ne pas toucher à cet argent – si durement gagné – comme il disait.

Je m'ennuyais un peu sans lui. Un dimanche j'ai pris le bateau des Îles, il faisait chaud et je me promenais au bord de la mer. Quelqu'un est venu me parler. C'était un jeune homme agréable. Garçon de café, il s'était blessé avec une bouteille et ne travaillait pas pour l'instant.

Nous avons pris ensemble le bateau de retour. Le soir nous nous sommes donnés rendez-vous sur la Canebière, le lendemain je suis allée danser avec lui.

À partir de ce jour je le rencontrais dans un petit café où il avait travaillé autrefois. Il me plaisait et il était à tomber amoureux de moi, c'est du moins ce qu'il me confessa.

Je lui ai dit un jour que mon « patron » était arrivé et que je resterais quelques jours sans le voir. Il passait le soir devant la maison où j'habitais. De la fenêtre je remuais la tête de droite à gauche pour lui faire comprendre que je n'étais pas libre.

Le jour où le maquignon est reparti, je suis retournée m'amuser avec lui, je suis montée dans sa chambre, il me serrait dans ses bras et je me laissai faire, il me plaisait de plus en plus et je prenais goût au plaisir.

Je ne sais pas comment le maquignon m'a trouvée un soir attablée avec lui dans le petit café. Il s'est avancé vers nous le regard mauvais, a soulevé d'une main le garçon et d'un coup de poing sur le visage l'a envoyé rouler au pied du cafetier, celui-ci a voulu arrêter le maquignon déchaîné, mais étant plus costaud que les autres, c'est lui qui a fait la loi au café, terrorisant la nombreuse clientèle.

De peur qu'il me batte, je me suis enfuie, lui derrière moi. Devant la maison il a dit que je ne pénétrerais plus jamais dans sa demeure. J'ai réclamé mes affaires : mes jupes, mes bas, mes chemises de nuit, mais lui s'est montré insensible à mes suppliques. Je l'ai quitté comme j'étais venue : sans rien, je n'avais pas un sou en poche.

Je suis retournée au café, le propriétaire m'a mise dehors, le garçon se trouvait à l'hôpital pour se faire soigner.

- *Partez et oubliez ce brave garçon*, m'a recommandé l'homme, *vous n'êtes pas le type de femme qui lui faut.*

J'ai attendu jusqu'à minuit debout devant le café, quand l'établissement a fermé je suis allée à la gare. Au petit matin je montais dans un train qui devait me laisser près du village.

N'ayant pas de billet, le contrôleur m'a fait descendre à la moitié du parcours. J'ai expliqué mon aventure au chef de gare, lequel a fait venir deux cheminots. Ils ont beaucoup ri à mes dépens et tapoté mes fesses. À la fin, pris de sympathie et pitié, le chef m'a dit que je pouvais continuer le voyage à condition d'envoyer l'argent du billet une fois arrivée chez moi. Pour s'en assurer, il m'a fait signer des papiers.

Je suis entrée à la maison de mon père sans frapper. Il mangeait la soupe et en me voyant a baissé la tête et a continué le repas. Avant de se lever de table et monter se coucher, il a coupé un morceau de pain et mis une cuillère propre, qui traînait, sur une assiette.

Affamée j'ai mangé et bu un peu de vin, me couchant ensuite dans mon lit défait et poussiéreux.

Comme si je n'étais pas parti, le lendemain j'ai nettoyé la maison et fait la cuisine. Mon père évitait de me parler, mais une fois a dit tout bas pour lui-même :

- *C'est une aventurière, comme sa mère.*

Au fond il était content que je sois revenue, la solitude lui pesait, la présence d'une personne chez lui le rassurait.

J'ai continué d'aller au jardin, couper du bois, soigner les bêtes. Les gens ne répondaient plus à mon bonjour, le fermier s'était marié avec une vieille fille.

Le dimanche je montais au sommet de la montagne et je regardais devant moi, au loin, où je situais Marseille. La mer, les bateaux, les femmes bien habillées, étaient des images qui revenaient sans cesse à mon esprit.

Après la cueillette des châtaignes dans le village voisin, j'ai donné l'argent gagné à mon père. Il en a pris une bonne partie, mais il a laissé pour moi quelques billets sur la table. J'ai couru m'acheter des souliers et un manteau pour l'hiver.

Au printemps je suis retournée me promener sur la route, une force irrésistible me poussait vers cet endroit. La leçon de mon aventure qui avait mal tournée, n'avait pas freiné mon envie de m'échapper du village. Je regardais passer les gens sur la route, les premières voitures, les camions qui commençaient à circuler dans les deux sens.

Ce que je cherchais arriva. Un homme qui vendait de petits tableaux peints à la main me proposa un travail chez lui, à Marseille. J'ai fait part de ma décision à mon père, pris la valise et montée sur le véhicule du marchand de tableaux.

Nous descendions vers la plaine, je regardais avec plaisir les oliviers et les amandiers chargés de beaux fruits. Arrêtés pour manger dans une auberge, mon nouveau patron m'a prié de me faire belle. J'ai coloré mes joues, il a pris le peigne et m'a coiffée.

Les mains de cet homme étaient extraordinairement douces, j'étais fascinée par sa gentillesse. L'avenir m'apparaissait souriant, j'étais bien tombée.

Nous avons fait un bon repas, puis, tout en continuant notre voyage vers Marseille, il s'arrêta chez les quincailliers et chez les curés. Un moment l'idée m'est venue que les affaires ne marchaient pas aussi bien qu'il le prétendait, impression qui ne gâcha pas l'espoir d'une nouvelle vie avec lui.

À Marseille, j'étais contente d'habiter à l'opposé du quartier où se trouvait la maison du marchand de chevaux, le petit café, la chambre du jeune homme. Nous étions au centre de la ville, dans un appartement spacieux et agréable. Je pensais l'aider à peindre les tableaux du Christ et de la vierge Marie. Mon patron dit que cela ne pressait pas. Nous sortions tous les soirs au café. Il me faisait mettre de jolies robes et il me maquillait.

- *Tu es belle*, me disait-il, *tu auras beaucoup de succès*. Il me présenta à des hommes et des femmes qui me dévisagèrent avec un sourire sous-entendu. Je ne comprenais rien aux manières de ces gens. Les femmes devaient être jalouses de moi. Je me trouvais belle et séduisante.

Une quinzaine de jours plus tard, le patron m'a fait mettre une jupe étroite et des souliers à talons excessivement hauts. Il m'a maquillé comme d'habitude, puis, comme si j'étais un mannequin, il m'a dit de marcher dans l'appartement. Après, me prenant par la main, il m'a faite monter dans sa voiture pour me conduire aux abords d'un café.

- *Ta place*, me dit-il, *se trouve au coin de la rue, à gauche*.

Je suis restée sans voix, impossible de faire la moindre objection. Je venais de comprendre. Il m'a tapé sur la joue tout en disant :

- *Ne t'en fais pas, c'est très facile, pense à l'argent que nous allons gagner ensemble*.

Debout sur le trottoir, avec la jupe étroite et les talons hauts, je me suis sentie ridicule. Dès que mon protecteur a tourné le dos, je suis vite retournée à la maison me changer et prendre la valise. Après il a fallu que je me cache dans la ville afin de ne plus rencontrer le gigolo aux mains douces et aux manières chiques.

La vie a été dure pour moi à Marseille. J'ai travaillé chez les bourgeois, j'ai été fille de salle, serveuse. Je n'allais plus me promener sur la Canebière, je ne revoyais pas les bateaux, la mer m'apparaissait très loin est inaccessible.

Quelques années plus tard, j'en ai eu assez de la ville et j'ai voulu retourner au village. Mon père étant mort, la porte de la maison se trouvait fermée, le voisin m'a donné la clef. Lasse, je me suis endormie sans souper à moitié couché entre deux chaises.

Comme il fallait vivre, j'ai organisé mon existence chez moi. En été j'allais couper la lavande, en automne je ramassais les pommes de terre. Quand il neigeait je fendais du bois pour me chauffer.

Les années ont passé vite en emportant ma jeunesse. Aujourd'hui, j'ai près de quatre-vingts ans. J'ai la retraite de la Sécurité Sociale et ma vie est assurée. En hiver, l'ambulance de la ville voisine vient me chercher et m'emmène à l'hospice. Je donne un pourboire au chauffeur qui m'aide à monter dans le véhicule. Quand il me ramène au printemps, Il m'embrasse et me souhaite un bon séjour chez moi.

N'ayant plus à travailler au jardin et à couper le bois pour l'hiver, je sors tous les après-midis me promener sur la route. Là où était le café, on a construit un hôtel, la ferme du veuf qui voulait m'épouser est devenue un gîte rural. Il y a des bancs des deux côtés de la porte. C'est de cet endroit que je regarde passer les voitures et les cars.

Il m'arrive de m'endormir assise au soleil. Je ne sais à quoi pensent les vieillards assis sur des bancs. Insensée, depuis le début de ma vie, je fais des rêves fous. Je voudrais tant qu'une voiture s'arrête devant moi. J'aurais la force d'y monter, le chauffeur m'emmènerait loin d'ici, vers la plaine ou vers d'autres montagnes, je ne sais pas au juste, mais j'aurais un vif plaisir à voir d'autres pays, à parler avec des gens différents, comme avait fait ma mère, qui était une aventurière.

Un village de résidences secondaires

À la messe, le dimanche, il y a quinze ou vingt riverains, sans compter les enfants ; Madame Geneviève, qui souffre d'insomnie, allume à cinq heures du matin le poêle et mets ensuite dans un vase des fleurs apportées de la ville ; dans l'église il y avait un grand vase en opaline, ébréché. Madame Geneviève l'a remplacé par un autre en plastique, imitant le cristal. Le curé a fermé les yeux, il était habitué à ce vase ancien, mais il a laissé faire cette dame si bien, si soigneuse, qui le seconde à la perfection. Michel, le retraité des PTT sonne la cloche à onze heures moins le quart, rasé de frais, dans son costume du dimanche, il fait le tour du village entre deux sonneries ; la voiture de Monsieur Théo arrive juste du village voisin avec deux bouteilles de gaz ; ayant allumé le four le matin pour cuire le gâteau dominical, sa femme s'est trouvée en panne et a expédié son mari chercher les deux bouteilles.

Il y a une voiture qui vient de s'immobiliser sur la place du village, le vieil Anton se précipite pour donner la bienvenue à la grande dame du lieu. Elle vient de Monte-Carlo, accompagnée par son bourgeois de mari et de son petit-fils, maigrichon aux traits informes de dégénéré.

Sur la place du village, se trouve la maison du garde forestier retraité et de sa femme, modiste à Marseille.

Un village de résidences secondaires

Ce sont deux personnages très respecté et bien connu des gens des environs.

Lui a l'habitude de faire la ronde le samedi soir quand les gens dorment et le dimanche matin avant qu'il se lève. Il écarte les branches sèchent du chemin communal qui mènent au bois. Il affiche les convocations pour les réunions des chasseurs, le montant forfaitaire à payer pour la consommation d'eau pour chaque riverain. Reçoit le curé chez lui avant la messe, sort pour discuter avec le facteur, téléphone vite à la gendarmerie, en été si un campeur plante sa tente sur un champ à l'intérieur des limites de la commune, sans lui, le village serait mort d'inaction, il en est l'âme, les enfants le craignent, leurs parents aussi.

Son épouse réunit les femmes devant sa maison, à l'ombre du tilleul, pendant que les hommes jouent aux boules, elle tricote et bavarde avec les autres femmes, on entend qu'elle. Elle sait tout faire, la daube à l'ancienne, le pâté de campagne, la liqueur de génépi, elle sait tricoter des bas en laine d'une seule pièce, couper et coudre une chemise d'homme, soigner une plaie...

Comme une poule qui veille sur sa progéniture, la femme du garde forestier conseille, suggère, censure ses compagnes. La seule femme qui échappe à l'autorité souveraine de la gare forestière, c'est Madame Geneviève ; celle-ci ne va pas à la place, reste sur le balcon de sa maison, à l'écart du village.

Le neveu de Madame Geneviève vient dans sa Mercedes, il laisse le transistor des heures entière sur le balcon, sachant que personne au village ne s'en plaint.

Il y a la bergère femme de quarante-cinq ans, grande et forte, des cheveux noirs, que les années n'ont pas

Un village de résidences secondaires

encore blanchis. Elle est heureuse propriétaire d'une cinquantaine de chèvres et moutons, qu'elle mène paître tous les jours de l'année.

On ne l'a jamais vue à la messe, ni assise à la place, ni buvant le vermouth le soir de la St-Jean, patron du village.

Je suis resté un jour dans ce village de résidences secondaires, attendant jusqu'au soir, l'arrivée du groupe pédestre du Touring Club, dont je me suis séparé le matin, le courage me manquant pour une longue randonnée. Montée sur l'éperon rocheux, derrière le village, sans être vue, j'observais les allées et venues des gens et j'entendais leurs parlottes, ainsi que la musique, provenant du balcon de Madame Geneviève.

À midi, quand subitement, le transistor a été rentré dans la maison, et que les gens qui circulaient un peu partout sont allés manger, je suis allée prendre un bain de soleil sur les rochers, mais j'ai été fâcheusement surprise par une vieille que je n'avais pas remarqué dans le village. Elle cherchait du persil qui poussait un peu partout dru et très odorant. Je me suis vite habillée et elle est venue s'asseoir auprès de moi. Lui demandant si elle avait mangé, la femme me répondit que précisément tous les jours, elle prenait le déjeuner sur le haut de la côte et que si je n'y voyais pas d'inconvénient, elle mangerait en ma compagnie son œuf bouilli et sa moitié de pomme.

Ouvrant mon sac à dos, je pris une tomate que je partageai, la moitié pour elle, l'autre pour moi. Elle voulut me donner le quart de sa belle pomme, que je refusais, poliment ; après avoir mangé, elle fit la siesta et je m'assoupis, couchée sur mon anorak.

À deux heures, le remue-ménage recommença dans le village. Les hommes, derrière l'église s'étaient mis à jouer aux boules et les femmes, autour de la femme du

Un village de résidences secondaires

garde forestier, parlaient fort et criait aux enfants, montés dans des maisons ruinées, au coin de la rue.

Par la vieille femme, je sus le nom de chaque riverain, leur profession, le prix que chacun avait payé pour sa résidence secondaire. Elle me parla longuement de la brouille entre Madame Geneviève et Madame la gare forestière et de l'endroit où la première gardait le vase en opaline : chez elle, bien sûr, sur sa commode.

La vieille femme n'aimait pas le garde forestier, qui fourrait son nez partout. Il avait même exigé qu'elle enlève le tas de fagots, appuyé contre le mur de sa maison, lequel paraît-il gênait la circulation. Seule et sans protection du maire, elle ne pouvait pas tenir tête à cet homme, autoritaire comme un flic.

Je lui demandais qui était ce beau monsieur Théo, qui le matin avait été chercher deux bouteilles de gaz butane. Elle s'exclama :

C'est un monsieur très bien. Il est à la perception de Nice et sa femme employée et parraine des clubs du troisième âge

- *La jeune en short blanc, qui est-ce ?*

- *Une Toulonnaise, femme très chic. C'est elle qui apporte la mode au village ; elle est riche, vous savez ? Son mari est bijoutier et sa sœur, c'est la blonde assise à côté de la femme du garde forestier. Elle a divorcé et vient au village avec son ami, ce qui est très mal vu ici. Son ami joue aux boules, c'est celui qui a les cheveux blonds et longs.*

- *Il est jeune et beau !*

- *Peut-être, mais il n'a pas de situation*

- *Qui est ce monsieur âgé, planté derrière le jeune ?*

- *C'est le doyen du village, il reste toute l'année, comme moi et la bergère*

- *Il n'y a donc que trois personnes qui vivent en permanence au village ?*

Un village de résidences secondaires

- *Oui, ma pauvre dame, en hiver quand il gèle, vous ne verriez le soir de bonne heure que trois lumières derrière les vitres pleines de buée. Nous pouvons crever de solitude. Tous ces gens restent à Nice ou à Monte-Carlo, dans leur appartement bien chauffé.*

Quand la vieille descendit à la place, les dames tricoteuses pliaient bagage et les hommes, ayant fini leur partie de boules, astiquent leur voiture. Les enfants se trouvaient chacun dans leur famille.

Le groupe de marcheurs que j'attendais ne revenant pas, je restais sur mon parapet, observant le départ de ces gens, chaque famille dans une belle voiture.

Le soleil s'était couché, l'obscurité et le silence enveloppèrent le joli village au pied de l'éperon rocheux, quand la bergère travers la place portant dans ses bras un petit agneau qui venait de naître. Elle était accompagnée d'un gars, grand et costaud, brun comme elle, chaussé de bottes en caoutchouc, un béret sur la tête.

La vieille ne m'avait pas parlé de ce personnage, mais je pouvais imaginer la place qu'il occupait dans la vie de la bergère.

La nuit venue, je rejoignais le car qui m'emmena à Nice avec mes camarades. Avant de partir, trois lumières brillèrent dans l'obscurité. Dans une des maisons, la plus vétuste, avec des volets délavés par les intempéries, la bergère et son compagnon goûteraient au bonheur de leurs corps retrouvés. Cette pensée m'ému et l'image de ce couple fut la seule que je retins de ce dimanche passé dans un village de résidences secondaires.

La drogue au village

Le Docteur E. fut très impressionné par la lettre qui lui écrivit son collègue, le Docteur Nemours, affecté par raisons de santé à un village de montagne. Au premier abord il pensa avertir la Commission Antidrogue du Ministère de la Santé ou écrire directement au Ministère, puis il préférera se rendre sur place et établir un rapport détaillé sur les causes de ce fléau à la campagne.

Il avait sous les yeux les dernières statistiques de la progression de la drogue dans le monde : plus quarante pour cent à New York, plus vingt-cinq à Londres, plus dix-sept en France. C'était beaucoup, on allait ouvrir des centres de désintoxication un peu partout dans le pays, mais s'il fallait soigner les habitants du village, une politique plus rigoureuse s'imposait pour enrayer ce malheur public.

Le Docteur E. connaissait ce village pittoresque, au pied d'une montagne, couverte de neige en hiver, des anémones et tulipes agrestes au printemps.

Au milieu du village, l'eau de source coulait dans un lavoir bâti par des maçons, qui avaient construit cet ouvrage pour l'éternité. Ce lavoir rappelait au Docteur E. les églises romanes, basses, trapues, qui faisaient partie du paysage bas-alpin.

Le lavoir était le cœur du village, c'est là que les femmes venaient avant laver le linge et la salade le

La drogue au village

matin. Les bêtes s'abreuvaient le soir à la rentrée des champs.

Dans les temps modernes, on venait au lavoir pour le remplir la nuit et le vider le jour, afin d'arroser les jardins potagers. Le monde avait changé, mais l'eau de la montagne, captée à proximité du village, continuait à tomber sur le bassin, avec le son cristallin et paisible des siècles passés.

Cela aurait dû rassurer des habitants du village, leur rappeler que leurs ancêtres avaient vécu bercés par le jet d'eau de la fontaine. Il y avait eu des buveurs de rouge dans le pays, mais la drogue de jadis s'arrêtait là.

Le Docteur E. laissa sa voiture à l'entrée du village. Convertie en aire de stationnement, la place se trouvait hiver comme été saturée de véhicules.

Il serra la main de son ami et lui fit part de son inquiétude. Ne disposant de guère de temps, il voulut s'entretenir avec les habitants du village, les plus atteints par le vice.

- *Je regrette, c'est le soir que les gens se droguent*, répondit le Docteur Nemours, *patiente jusqu'à la tombée de la nuit, tu verras même le convoyeur de drogue.*

- *Tu ne le fais pas arrêter ? N'attends pas que les autorités se saisissent de l'affaire. On te dénoncera pour ta négligence.*

- *Je crois qu'il n'y a rien à faire, ils sont intoxiqués au point qu'un contre-poison n'aurait pas d'effet.*

Très préoccupé le Docteur E. alla faire un tour dans le village. Il vit madame la Commissaire de la PJ qui arrosait les plantes de son balcon. Elle dit :

- *Bonjour docteur, il y a longtemps que vous n'étiez pas venu par ici.*

- *On dirait que vous avez pris goût à vie campagnarde. La ville ne vous manque-t-elle pas ?*

- *Non, mon mari ne dormait plus en ville, tandis qu'ici...*

La drogue au village

- *Ici il dort et rêve dans des paradis artificiels*, pensa le docteur.

Des femmes assises à l'ombre d'une balustrade cousaient en silence. Autrefois elles auraient chanté et discuté vivement – se dit le docteur – elles restent amorphes sous l'emprise des drogues nocturnes.

Il fait demi-tour pour ne pas avoir à les saluer.

La vieille Marie venait de son champ, une corbeille de pierres sous le bras. Ayant une seule parcelle de terrain elle s'y rendait travailler tous les jours, et quand il n'y avait rien à faire, elle ramassait les pierres et les jetait ensuite dans un autre terrain, communal, en comble, à l'entrée du village.

Elle marchait doucement, la pauvre Marie, courbée par sa cargaison et le poids des années. Le docteur remarqua qu'elle avait les yeux rouges, le regard absent. Elle avait répondu au bonjour du docteur sans s'arrêter et bavarder un peu, comme elle faisait d'habitude.

Le Docteur E. se jurait de punir la main criminelle qui avait semé la tristesse dans le village. Il continua à se promener vers le sentier des Bastides. Les chiens étaient attachés à une chaîne coulissante et aboyaient comme avant, mais leur maître n'était plus à la ferme. Les champs mal entretenus, le sentier défoncé par endroits, indiquait la décadence dans laquelle était tombé le pays.

Lui, Docteur E., membre du Conseil Régional pour l'Hygiène et la Santé, appellerait le soir les gendarmes pour faire arrêter le pourvoyeur de drogue.

Le soir arriva. Son collègue le fit attendre avec lui au balcon donnant sur la place, par où arriverait le marchand de faux rêves. Ils entendirent le klaxon d'une voiture.

- *C'est lui*, s'exclama le Docteur Nemours.

La drogue au village

Les femmes, qui également avaient entendu la voiture, se levèrent. Le Commissaire de la PJ en retraite et sa jeune et jolie épouse se joignirent au groupe de femmes. La vieille Marie, le panier vide sur le bras, accourut en traînant la jambe. Des hommes que le Docteur E. n'avait pas vu en se promenant dans le village, sortaient de leur maison et allaient sur la place. Ce qui surprit le docteur fut l'absence des jeunes, qui s'adonnent avec la force de l'âge à la drogue.

Une camionnette s'immobilisa sur la place. Hommes, femmes, la vieille Marie s'avancèrent et serrèrent la main du conducteur avant qu'il ne sorte du véhicule. Un des hommes ouvrit le coffre arrière et chercha quelque chose.

- *Les seringues*, pensa le Docteur E., puis le chauffeur mit pied-à-terre.

- *C'est le jeune Desloup, le mécanicien*, cria malgré lui le Docteur E.

Du coffre ouvert celui-ci prit un objet volumineux et le posa sur la camionnette.

- *Mais c'est un appareil de télévision*, s'exclama le Docteur E.

- *Tu crois ?* objecta son collègue, *je dirais que c'est l'instrument du rêve artificiel. C'est avec cet objet-là que le soir les habitants du village se droguent. La drogue n'est pas violente, mais petit à petit, elle finit par les rendre mous et insensibles à la vie naturelle.*

Le docteur E. acquiesça de la tête et le soir même quitta le village sans faire arrêter le marchand de faux rêves.

Le fou du village

Voici l'histoire lamentable d'un simple d'esprit qui vivait les volets clos en été et ouvrait en hiver les fenêtres, même quand il gelait. Les gens ne faisaient guère attention à lui. Il vivait en dehors des saisons et du temps. Il était le fou du village.

Quand les citadins commencèrent à se sentir mal à l'aise dans les villes trop bruyantes, on acheta les maisons en ruine et les bergeries. Les nouveaux propriétaires faisaient crépir les façades, mettre l'électricité et l'eau dans les maisons avec des salles de bain modernes. Les femmes n'allaient plus au lavoir, elles lavaient le linge avec des machines sophistiquées.

L'eau de la source, au milieu de la place, où les bêtes allaient boire et les paysannes remplissaient leur broc, supportaient mal le gaspillage de son eau limpide. Par moments, en été, un filet d'eau, coulait à peine et les baignoires devenaient inutiles.

Une famille de retraités acheta la maison en face de celle qu'occupait le fou. Les nouveaux habitants du village appelaient ce propriétaire « le chef du bureau » avec une certaine ironie. Il convertit sa demeure en vraie villa. Il fit mettre une grande antenne sur le toit, et de chez lui, le fou, en été, le balcon ouvert, voyait des images de la télévision en couleur.

Le chef de bureau avait deux filles, qui montaient chez papa et maman les vendredis soir, à la sortie du

Le fou du village

travail. Ceux-ci restaient à la campagne neuf mois de l'année, passant en ville les trois mois de l'hiver.

Il était si content le simple d'esprit d'avoir le chef de bureau comme voisin. Il écoutait leur radio, voyait les images de la télé, regardait les filles se bronzer sur des chaises longues.

Les jours de pluie il partait au bois, se couvrant la tête avec un sac en jute et revenait le soir, le panier plein d'escargots. Il frappait à la porte des voisins et donnait à la maîtresse de maison sa précieuse récolte.

- *Attendez un moment*, ordonnait celle-ci et laissait le simple d'esprit sous la pluie devant la porte. Elle revenait avec le panier vide, une banane dedans.

- *Vous la mangerez ce soir, demain, je vous donnerai une crêpe*, disait-elle en guise de remerciement.

Le fou était galant et pas si fou qu'on prétendait, puisqu'il savait que le vendredi soir, les filles venaient avec leur petite voiture. Il connaissait même le bruit de l'auto et courait ouvrir la portière, un bouquet de gentianes à la main, un petit oiseau, quelques branches de sauge fleurie, qu'il offrait aux demoiselles.

L'aînée des filles disait merci, l'autre, moins aimable, descendait de voiture, fière, ignorant la présence du fou. Un vendredi la voiture ne monta pas, les jeunes filles arrivèrent avec des amis le samedi à midi.

Leur mère, qui devait les attendre, avait mis la table sur la terrasse, une jolie nappe en nylon, rose pâle, des assiettes incassables arcopal et de jolis verres fumés. Les choses autour de la table brillaient au soleil. Madame le chef du bureau les avait vernies avec l'aide de son auguste mari.

À sa fenêtre, le fou admirait les belles choses et souriait de voir les demoiselles si jolies, avec leur robe légère, un foulard blanc autour du cou. Les invités, des

Le fou du village

jeunes gens, contemplaient le paysage vallonné, le rocher majestueux, s'élevant à l'entrée du village.

- *Vous êtes si bien ici*, observa un des invités.

- *Nous le serons quand le fou disparaîtra*, observa la plus jeune des filles.

- *Un fou ici ?* demanda l'invité.

- *Regardez-le*, fit-elle, montrant du doigt la fenêtre où la tête d'un homme sans âge apparaissait, pris en flagrant délit de voyeur.

Désarmé le fou avança un bras sur le rebord de la fenêtre, regarda d'un air malheureux la jeune fille et ferma le volet.

C'est depuis ce jour-là que le fou vit reclus chez lui. Il sort des fois à la tombée de la nuit et revient chez lui avant que le jour ne se lève. Les gens des résidences secondaires ne l'ont plus revu. Personne ne s'en inquiète.

À la fin novembre, quand le chef de bureau et sa femme descendent en ville, passer l'hiver, le simple d'esprit, ouvre les fenêtres de sa maison et les laisse grandes ouvertes. Les habitants des maisons retapées ne venant pas l'importuner en hiver, il retrouve sa source, son rocher, son village.

Table

<i>Cap Blanc</i>	5
<i>L'oncle d'Amérique</i>	9
<i>Barraca</i>	15
<i>Une vie libre</i>	21
<i>L'amour sous les noisetiers</i>	27
<i>Des fruits précoces</i>	37
<i>La albahaca</i>	45
<i>Une autre forme de charité</i>	51
<i>L'homme qui venait du bois</i>	55
<i>Fuir</i>	61
<i>Un village de résidences secondaires</i>	69
<i>La drogue au village</i>	75
<i>Le fou du village</i>	79

Joséfina **Salamé**

De Vinebre à Rouainette



Ces récits vous entraînent de Vinebre, village de Catalogne, à Rouainette, autre village situé dans les Alpes de Haute Provence.

À travers une mosaïque de récits intenses et lumineux, ce livre dévoile la vie secrète de ces villages méditerranéens, leurs passions, leurs drames et leurs personnages inoubliables. Cap Blanc le brigand insaisissable, l'oncle d'Amérique broyé par le rêve du retour, Barraca le hors-la-loi libre jusqu'à la tragédie, Mathilde emportée par un amour brûlant, ou encore ces femmes et ces hommes façonnés par la terre, la pauvreté, le désir et la lutte.

Avec une langue simple et vibrante, Joséfina Salamé (1922-2015) tisse des histoires vraies comme la poussière des chemins, poignantes comme un soir d'été, où l'on découvre la force des amitiés, l'injustice du monde, les élans du cœur et la quête obstinée de liberté.

Un livre de mémoire et d'émotion, peuplé de figures qui restent en nous longtemps après la dernière page. Un voyage au cœur d'une humanité fragile et magnifique qu'on ne peut quitter sans nostalgie.